

Faire une différence

Recueil de récits de pratique d'enseignant.e.s
œuvrant auprès d'élèves réfugié.e.s en
contexte libanais





شكرًا لكم، أيان، رانيا، ريماء، عادل، عفيفة، علي، مروة، مريد، ملهم و ناصر

شكرًا لكلّ هذا الالتزام والتفاني تجاه طلابكم رغم كلّ الظروف الصعبة

نأمل أن يسهم هذا الكتيب في تقدير تجاربكم ونشرها

**Merci à vous Adel, Afifa, Ali, Ayan, Marwa,
Molhem, Moreed, Nasser, Rania et Rima.**

**Merci pour votre résilience, votre engagement et votre
dévouement envers vos élèves.**

**Nous espérons que le présent recueil mettra vos
pratiques en valeur, fera entendre vos voix et appuiera
vos propos.**

**Merci à l'équipe de recherche ERIFARDA pour
le soutien financier.**

Merci également...

À Ingy Hamza et à Gabrielle Morin pour
leur participation au projet,

À Marie-Claire Legaré pour la révision linguistique,

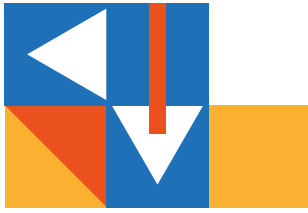
À Fabian Will pour la mise en page et le graphisme.

© Rola Koubeissy, Geneviève Audet et Olivier Arvisais, 2022.

Reproduction permise à des fins non-commerciales

Pour citer ce document :

Koubeissy, R., Audet, G. et Arvisais, O. (2022). Faire une différence : recueil de récits de pratique d'enseignant.e.s œuvrant auprès d'élèves réfugié.e.s en contexte libanais. Chaire de recherche sur les enjeux de la diversité en éducation et en formation de l'Université du Québec à Montréal.



Le contexte de la recherche

Un récent rapport de l'UNHCR indique que le nombre de personnes réfugiées à l'échelle mondiale se chiffre à environ 26,3 millions, dont 6,6 millions de personnes provenant de la Syrie. Le Liban est le pays de transit qui a accueilli le plus grand nombre de celles-ci (une sur sept). Les autorités libanaises estiment qu'à l'heure actuelle, 1,5 million de réfugié.e.s syrien.ne.s, dont 879 000 enregistré.e.s par l'UNHCR, vivent au Liban, pays limitrophe avec la Syrie. Il faut souligner le fait que le Liban est lui-même confronté à une crise économique et politique sévère qui affecte tous les secteurs d'activité, dont le système d'éducation. Cela a un impact, d'une part,

sur les conditions de travail des personnes enseignantes, sur leurs rôles et sur leurs pratiques et, d'autre part, sur la scolarité des élèves réfugié.e.s et sur leur bien-être. Après leur séjour au Liban, certain.e.s de ces élèves et leurs familles seront accueilli.e.s dans plusieurs pays occidentaux, dont le Canada. Le présent projet revêt donc une importance considérable, puisqu'il prend place au Liban et que ses résultats pourront contribuer à la formation des enseignant.e.s au Québec. Il souhaite établir un dialogue entre des enseignant.e.s qui accueillent des élèves réfugié.e.s dans leurs classes mais qui œuvrent dans des contextes différents.

Le projet de recherche

De nombreuses régions du monde vivent des conflits et des populations sont contraintes de chercher refuge ailleurs, comme c'est le cas de la population ukrainienne actuellement. Il est donc essentiel de faire des recherches sur ce sujet et de produire des données de qualité pour appuyer le travail des enseignant.e.s qui travaillent auprès d'élèves réfugié.e.s. Il est aussi important d'étudier le trajet prémigratoire et le parcours éducatif de ces élèves afin de mettre en place des pratiques efficaces dans les écoles du pays d'installation. En effet, l'intervention auprès d'élèves réfugié.e.s pourra constituer une préoccupation grandissante chez les enseignant.e.s qui travailleront à Montréal ou ailleurs au Québec. Ce projet, qui porte sur l'intervention pédagogique auprès d'élèves réfugié.e.s en contexte d'urgence, est un pas dans ce sens. Il a

donné la parole à des enseignant.e.s en contexte libanais pour qu'ils témoignent des enjeux qui touchent leur expérience professionnelle et pour qu'ils décrivent leurs interventions auprès d'élèves réfugié.e.s, à partir d'un événement particulier. Nous avons ainsi pu reconstruire leurs récits de pratique et documenter davantage de pratiques à cet égard. Cet éclairage des enjeux qui ont cours en contexte libanais pourra permettre à la fois d'être en mesure de bonifier des programmes de formation adaptés aux besoins des enseignant.e.s dans les situations de crise humanitaire, de conflit armé ou de post-conflit et de rendre disponible, avec ces récits de pratique, du matériel pédagogique de formation initiale et continue pour les enseignant.e.s en contexte québécois.

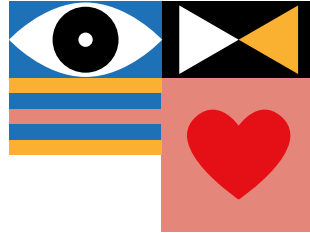


Table des matières

Adel Avoir un grand sens de l'humanité	5
Afifa Pour construire la future génération	9
Ali Il faut éduquer les élèves réfugiés	12
Ayan Il m'a déchiré le cœur	15
Marwa Apprendre à vivre ensemble	18
Molhem Il faut bien connaître les élèves	21
Moreed De l'affection et de la compassion	24
Nasser Penser aussi au bien-être des enseignants	27
Rania Leur donner de l'espoir	30
Rima L'école comme une maison pour les élèves	33

Le récit d'Adel

Avoir un grand sens de l'humanité



J'ai étudié la littérature arabe à l'université et j'ai obtenu mon diplôme d'études pédagogiques au début des années 2000. J'ai enseigné un programme syrien et un programme libyen. J'ai enseigné en Syrie dans des établissements publics, dans des lycées ainsi que dans des établissements privés. Au Liban, j'ai enseigné au secondaire et au primaire. J'ai enseigné aux deux niveaux pour plusieurs raisons économiques. En effet, j'ai des obligations économiques telles qu'un loyer à payer, une maison à entretenir, etc. Au Liban, j'ai aussi enseigné dans des centres d'éducation soutenus par des ONG. Puis, j'ai suivi des formations à l'Université américaine de Beyrouth. En 2015, j'ai été nommé directeur de l'école où j'ai travaillé comme enseignant. J'occupe ce poste depuis.

Au début de la révolution (ou de la crise) en Syrie et lors de la migration des Syriens vers le Liban, il y avait un rejet de la présence syrienne dans le pays. Il était difficile de renouveler les permis de séjour. Les parents étaient mécontents, mais le regard a changé par la suite. Il existe un programme sportif dans une académie qui vise à intégrer les réfugiés à la population libanaise par le biais d'activités sportives. Ce programme a permis de développer et de favoriser les valeurs d'intégration.

L'école dont je suis le directeur est certifiée et affiliée à des ONG. Elle fournit aux élèves des certificats reconnus par le ministère de l'Éducation. Elle comprend des classes de la première à la sixième année du primaire et compte 600 élèves. Au départ, l'école était réservée aux élèves syriens, mais, à la suite de la crise au Liban, nous avons

commencé à accueillir des élèves libanais et palestiniens. Il n'y a pas de différence dans le parcours scolaire des élèves en fonction de leur nationalité. Par exemple, l'année dernière, nous avons accueilli beaucoup d'élèves libanais. Ils se sont habitués au système scolaire.

La plupart de nos élèves viennent de camps de réfugiés. Pour être accepté à l'école, l'élève doit avoir été inscrit précédemment dans une école publique et avoir été transféré dans notre école ou avoir commencé ses études avec nous depuis la première année. Les groupes sont séparés en deux : les élèves qui viennent le matin à l'école et ceux qui viennent l'après-midi. L'école est gratuite et offre l'enseignement, le matériel scolaire et les repas. Les élèves paient uniquement les frais de transport.

1 Au départ, le programme libyen a été approuvé pour les réfugiés syriens en Turquie. Les élèves devaient passer des examens et obtenir un certificat reconnu. Le programme libyen a donc été enseigné au Liban pour le baccalauréat et la onzième année et les tests étaient effectués en Turquie. Il n'était toutefois pas reconnu au Liban. Les élèves ne pouvaient pas postuler sur ce programme au baccalauréat. En principe, le baccalauréat suit seulement le programme libanais.

Au niveau du curriculum, nous avons adopté un curriculum libanais en anglais¹. Bien sûr, nous en avons souffert au début. Les gens se sont beaucoup plaints. Au cours des six dernières années, nous avons utilisé le programme libanais arabisé (les mathématiques et les sciences étaient enseignées en arabe et la langue anglaise était enseignée de manière indépendante). Nous donnions le programme de quatrième année aux élèves de sixième année et ainsi de suite. C'est de cette manière que nous avons progressivement commencé à enseigner la langue anglaise. Bien sûr, au début c'était difficile, mais, petit à petit, nous avons réussi.

Ce ne fut pas trop difficile de trouver des personnes pour enseigner l'anglais puisque la majorité des enseignants libanais enseignait déjà cette langue. Quant au reste des matières, elles étaient enseignées par les professeurs syriens. Si le professeur syrien avait un anglais solide, il enseignait la matière sans problème.

Pour l'enseignement de la géographie, nous avons adapté le programme libanais. Lorsque les leçons parlaient du Liban, nous nous sommes tournés vers la Syrie. Par exemple, la leçon « Mon pays le Liban » est devenue « Mon pays, la Syrie » et aborde des coutumes syriennes, l'histoire et la géographie syrienne. C'est surtout important pour les enfants nés après 2012 puisqu'ils sont nés au Liban et pensent qu'ils sont libanais. Nous essayons de préserver l'identité syrienne par cette méthode et de préserver les coutumes syriennes. Pour nos élèves libanais, le contenu enseigné reste le même. Nous demandons aux parents de ces élèves de leur expliquer le côté libanais des notions qui ont été adaptées à la Syrie. Il y a peu de ce type de leçons.

L'école compte des enseignants de différentes nationalités. Lors des entretiens d'embauche avec les futurs enseignants, nous leur demandons pourquoi ils ont choisi les écoles de réfugiés. En effet, ces écoles construites en bois sont pauvres et fréquentées par des élèves dont le niveau économique est faible. En fonction de leurs réponses, nous étudions leur motivation intrinsèque pour accepter d'enseigner dans un tel milieu. Chaque année, plusieurs situations surviennent dans les camps. Par exemple, il y a des élèves dont les parents sont portés disparus. Un élève dont le père est porté disparu en Syrie a été laissé aux soins de sa grand-mère de 80 ans et sa mère a épousé un Libanais.

L'histoire que je veux raconter s'est déroulée il y a quatre ans. Un de nos élèves syriens était atteint de polio et résidait dans un camp. Lorsqu'il est venu s'inscrire, il n'avait pas de déclaration confirmant son inscription à l'école l'année précédente. J'ai alors proposé de lui faire passer un test pour qu'il puisse fréquenter le niveau scolaire qui lui était approprié. Cet élève avait un problème. Il était de

niveau de deuxième année, mais il n'écrivait pas en l'absence de sa mère. Cet élève avait du potentiel. J'avais remarqué que son écriture est très belle. Il tenait bien son crayon et écrivait bien. Il refusait cependant de répondre, d'effectuer un travail ou de réaliser une activité en l'absence de sa mère. Son handicap lui occasionnait un manque de confiance en lui. Il marchait avec une béquille, mais sa mère devait constamment être à ses côtés. Si elle allait aux toilettes, il devait la suivre.

Bien sûr, certains enseignants ont refusé d'intégrer cet élève en raison de cette situation. Ils étaient gênés par la présence de la mère en classe. Je comprenais la source de leur inquiétude. Nous avons clarifié la question. La mère leur a été présentée. D'un autre côté, les enseignants savaient que si la mère quittait la classe, l'élève allait pleurer et refuser de rester. Finalement, les enseignants ont sympathisé avec l'élève. Ils ont aussi appris à connaître sa mère. Ils ont accepté cet élève de manière humaine, car il avait la volonté d'apprendre. Certains élèves n'étaient pas réceptifs à l'idée que la mère de cinquante ans étudie avec eux en classe. Elle a su développer plusieurs habiletés qui lui ont permis de participer en classe et d'aider les enseignants. Au début, certains parents se sont plaints du fait que cette mère pouvait aider son fils, mais je me suis assuré auprès des enseignants que la mère n'intervienne pas du tout en classe.

Au départ, j'ai refusé d'intégrer cet élève parce qu'il pleurait quand sa mère était loin de lui. Cette dernière m'a dit : « Monsieur, regardez-nous. Je ne l'aide pas du tout. Il est seulement attaché à moi, rien de plus. » Je me suis assis avec eux et j'ai remarqué que le garçon était attaché à sa mère, mais qu'il était diligent. Son écriture étant très belle,

Nous avons discuté de la situation de l'élève, de son état de santé et nous avons réfléchi à une manière de l'aider.

nous l'avons accepté. Lorsque l'élève est arrivé à notre école, des représentants de l'ONG sont venus nous rendre visite. Nous avons discuté de la situation de l'élève, de son état de santé et nous avons réfléchi à une manière de l'aider. Nous avons entre autres pensé à mettre en œuvre le même processus que celui que nous appliquons en maternelle pour favoriser le départ progressif des parents.

J'ai donc réussi à obtenir une dispense pour cet élève et je l'ai laissé entrer à l'école sans déclaration. Nous avons essayé de convaincre sa mère de diminuer sa présence en classe. Son fils, qui était petit, était assis à l'avant de la classe. J'ai convenu avec la mère de graduellement s'asseoir de plus en plus à l'arrière de la classe. J'ai remarqué qu'elle s'intéressait au processus éducatif. Elle n'était pas éduquée. Je lui ai remis une copie des livres de classe. Elle interagissait beaucoup et résolvait des feuilles de travail et des exercices. Son fils se distinguait également. Il était premier de classe. Cette situation a duré pendant les trois premiers mois de l'année scolaire. La mère venait à l'école à temps plein puisque si elle ne venait pas, son fils ne venait pas non plus. Elle venait donc à l'école à temps plein.

Cet élève était le meilleur en deuxième année. Sur le plan éducatif, il était excellent. Cependant, émotionnellement, il était comme un enfant de la maternelle. Peu à peu, il est devenu réceptif à l'idée que sa mère le quitte un moment, puis revienne le voir. Il était fier de cette progression.

En quatrième année, son père est malheureusement décédé d'un accident vasculaire cérébral. Lorsque c'est arrivé, nous sommes allés lui rendre hommage et présenter nos condoléances à la famille. Nous avons recueilli une petite somme pour l'élève et lui avons dit que nous souhaitons qu'il reste à l'école avec nous. Notre visite l'a beaucoup touché. Sa mère étant musulmane, elle devait rester à la maison pendant une période de deux mois après la mort de son mari. C'était la première fois que l'élève se séparait de sa mère et venait seul à l'école. Nous l'avons encouragé à franchir ce pas. Ses professeurs, qui l'aimaient beaucoup, ont pris l'initiative individuelle de lui apporter un soutien moral et matériel.

Cet élève est maintenant en sixième année. Il maintient son niveau. Il écrit de la poésie et présente la radio de l'école. Il ressent un sentiment d'appartenance à l'école. Nous l'avons aidé à passer dans une autre école. Il était très heureux de pouvoir poursuivre ses études.

En parallèle de son développement académique, l'élève a été pris en charge par les représentants de l'ONG. Ils les ont soignés, sa sœur (elle aussi avait des problèmes de santé) et lui, à l'Université américaine de Beyrouth. Sa sœur n'étudiait pas. Elle restait plutôt à la maison. Les personnes

C'est à nous d'améliorer à chaque fois les pratiques.

de l'association ont fourni un appareil à l'élève pour traiter son problème de jambe courte et lui ont fait un examen médical. Un médecin volontaire de l'Université américaine de Beyrouth a suivi son état de santé pendant deux ans et lui a prodigué un traitement médical. De plus, l'ONG parrainait son transport jusqu'à l'université pour l'y soigner puisque ses conditions financières ne lui permettaient pas de prendre en charge ces frais.

Si une situation similaire devait survenir aujourd'hui, je referais la même chose, mais, cette fois, j'aurais davantage d'expertise. Je suis heureux d'avoir pu assurer l'éducation de cet élève. Il était très heureux. Nous espérions qu'il reste, mais nous avons su lui offrir une meilleure opportunité en le transférant dans une autre école pour sa sixième année. Si c'était à refaire, nous pourrions dès le départ obtenir une dérogation pour le certificat qu'il n'avait pas pour s'inscrire directement en deuxième année sans sa première année. Cette procédure est devenue impossible aujourd'hui. Cet élève est également considéré comme cas particulier. Ainsi, nous devons obtenir un rapport des Affaires sociales pour qu'il passe en sixième. S'il éprouve des difficultés d'apprentissage, son épreuve devrait se faire à l'oral.

Dans cette situation, la coopération de l'équipe, l'acceptation de la situation par les enseignants et l'apport d'un accompagnement médical ont contribué à la réussite de l'élève. Il y a aussi eu le facteur de l'insistance de la mère qui quittait son domicile et ses tâches ménagères tous les jours pour venir à l'école avec son fils.

Si j'avais à conseiller un autre directeur, je lui dirais que, dans le cadre de l'école, nous apprenons chaque année quelque chose de nouveau. C'est à nous d'améliorer à chaque fois les pratiques. Par exemple, en ce qui a trait à la question de l'inscription des élèves, nous avons évité la surpopulation de l'école en fournissant des cartes d'inscription et en organisant l'inscription selon l'ordre alphabétique ainsi qu'en allouant une heure pour chaque dizaine de familles.

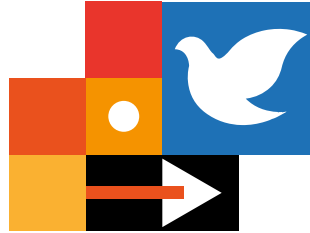
Nous avons également rencontré un autre problème avec le fait que plusieurs élèves veulent aller aux toilettes en même temps. Nous avons donc fourni des tickets pour l'utilisation des toilettes afin d'organiser le passage des élèves. Ceux qui n'ont pas de ticket ne peuvent pas y aller. Chaque année, nous trouvons des solutions pour mieux aborder les problèmes et y faire face.

Si j'avais un conseil à donner à un enseignant, je lui dirais qu'il doit avoir un grand sens de l'humanité. Par exemple, j'ai une professeure qui donnait une leçon sur les aliments malsains. Elle donnait aux élèves des exemples de tels aliments et a nommé les hamburgers. Les élèves l'ont interrompue pour lui demander ce qu'était un hamburger. Cet exemple montre que l'enseignant doit faire attention aux différences de références et d'expériences. Nos élèves vivent dans le camp et les conditions économiques ne sont pas bonnes. L'enseignant doit donner des exemples inspirés du milieu environnant. Il doit être conscient de l'origine des élèves. Notre école accueille des élèves syriens qui viennent de plusieurs régions et appartiennent à différentes classes sociales.

Au départ, nous avons dû prendre du temps afin que les étudiants syriens s'acceptent entre eux, étant issus de milieux culturels différents. Je me souviens qu'au début les élèves n'acceptaient pas les enseignants libanais. Comme je l'ai mentionné, nous avons des enseignants libanais pour enseigner l'anglais. Les étudiants avaient de la difficulté à accepter les professeurs de nationalités différentes. De la même manière, la première enseignante libanaise qui a travaillé à l'école n'a pas accepté que son directeur soit un Syrien déplacé. J'avais l'habitude de l'aborder d'une manière « normale » et non en tant que directeur d'école. J'agis à l'école comme j'agis à la maison, comme j'agis en famille. Au début, elle ne l'a pas accepté. Il m'a fallu un certain temps pour qu'elle s'habitue à travailler avec moi. Nous avons fini par travailler ensemble et il n'y a plus de problème.

Adel

Pour construire la future génération



J'enseigne depuis sept ans. J'ai enseigné pendant trois ans en Syrie avant de déménager au Liban en 2011. Depuis que je suis au Liban, j'ai enseigné dans différentes écoles. Je suis enseignante d'anglais en maternelle ainsi qu'en quatrième et en cinquième année dans une école mixte qui offre de la maternelle à la huitième année depuis trois ans. C'est une école privée gratuite qui se trouve à l'extérieur du camp de réfugiés dans la région d'Al Békaa. Les élèves sont uniquement syriens. Plus de 90 % des élèves et des enseignants viennent du camp de réfugiés. Les parents de nos élèves manquent de sensibilisation. Ils ne veulent pas envoyer leurs enfants à l'école parce qu'ils ne reçoivent pas une déclaration ou un certificat reconnu. Il y a cependant une organisation non-gouvernementale qui a travaillé à résoudre ce problème. Nous en sommes très reconnaissants. Cette organisation a facilité le processus d'émission des certificats pour les élèves et l'école est devenue accréditée. Cela permet aux élèves d'obtenir quelque chose de tangible et d'obtenir un certificat d'études comme tous les autres élèves libanais. C'est très utile! Les parents sont maintenant convaincus que les enfants tireront profit de l'école. Cela les encourage plus à y inscrire leurs enfants.

Cette année, en raison de la pandémie, l'éducation se fait à distance, par internet. Toutefois, plusieurs coupures de courant et interruptions de service internet sont survenues. Beaucoup d'élèves suivent les cours sur des téléphones cellulaires. Nous vivons dans des tentes partagées par plusieurs personnes. Les enfants se relaient les téléphones. Nous pouvons aussi nous questionner à savoir si les parents vont préférer nourrir leurs enfants ou leur fournir un

téléphone cellulaire... Nous n'avons aucun ordinateur. L'année dernière seulement, en tant qu'enseignante, j'ai eu accès à un ordinateur. C'est un très gros problème. Les élèves souffrent de ne plus pouvoir assister aux cours en raison de la pandémie. Il y a une association qui a énormément contribué à la résolution du problème. Elle nous a d'abord fourni du réseau internet et des logiciels éducatifs qui ne nécessitaient pas beaucoup d'espace. Nous avons été en mesure de coordonner les élèves d'une même famille pour qu'ils puissent suivre leurs cours. Cette situation et cette souffrance touchent les Syriens et les Libanais.

J'ai choisi de raconter une situation qui m'est arrivée l'année dernière. C'est celle d'un élève de deuxième année qui refusait de venir à l'école parce que ses parents lui avaient inculqué que l'école n'était pas importante et qu'il n'avait pas d'avenir. Chaque fois que cet élève venait à l'école, il pleurait. Il ne voulait pas entrer. Nous avons discuté avec les parents, mais ils ne comprenaient pas l'importance de l'école. Nous leur avons expliqué qu'un enfant ne peut pas rester analphabète. Il faut au moins qu'il puisse lire et écrire son nom. Nous n'allons pas rester au Liban et nous ne pouvons pas rentrer en Syrie sans éducation. Les enfants devraient être éduqués. Les parents n'ont pas amené cette culture avec eux de Syrie. Ce sont les circonstances qui l'ont amenée. Ils se demandent si leurs enfants, en terminant le lycée, pourront s'inscrire dans une université libanaise ou encore s'ils pourront payer les frais des manuels. Les parents voient un tunnel sombre, une impasse. Ils se demandent en quoi cela peut leur profiter. Actuellement, les élèves fréquentent l'école

sans avoir de but. Pour eux, ça fait partie de leur routine. Nous devons éduquer les parents avant les élèves. C'est quelque chose qui me touche.

La mère de l'enfant l'emmenait jusqu'à la porte de la classe, mais il ressortait. J'ai demandé à la mère de laisser son fils; j'allais lui parler. Je me suis assise avec lui. Je lui ai dit : « Mon amour, mon cœur, pourquoi ne veux-tu pas entrer? Je te donnerai des bonbons et des autocollants... » Il m'a répondu que ses vêtements étaient usés. Je lui ai répondu que ses vêtements étaient très bien. Il m'a répondu : « Regardez mes vêtements et mes chaussures. Je les porte tous les jours... Tous les jours. » J'ai été très touchée. Je lui ai dit que j'allais lui acheter de nouveaux vêtements mais, qu'il devait apprendre et étudier. Non seulement cet élève souffrait mais ils sont des milliers d'autres à vivre dans les mêmes conditions. Nous avons un autre élève réfugié qui ne veut pas aller à l'école parce, lorsqu'il a des vêtements, ils ne sont pas appropriés. Il a honte de ses vêtements. Il y en a un autre en première année qui dit que sa famille n'a pas pu apporter d'autres vêtements que la veste et le pantalon qu'il porte tous les jours. Certaines mères n'envoient pas leurs fils à l'école parce qu'ils n'ont pas de chaussures ou de stylo. Les prix des articles ont beaucoup augmenté au Liban cette année. Notre directeur est très compréhensif vis-à-vis ce type de situation et il nous aide. Il a présenté aux élèves des vêtements de l'année dernière (des vestes, des chapeaux ainsi que de la papeterie et d'autres choses fournies par l'association qui nous aide).

Cette année, je n'enseigne pas à la classe de cet élève. Néanmoins, je sais qu'il évolue dans ses études. J'ai été très heureuse de le voir revenir pour terminer ses études. Je suis contente qu'il ne se soit pas arrêté à l'obstacle de l'apparence

« Non seulement cet élève souffrait mais ils sont des milliers d'autres à vivre dans les mêmes conditions. »

pour continuer son éducation. Je suis aussi très satisfaite des conversations que j'ai eues avec lui et avec le directeur. Je suis aussi satisfaite de la réponse de celui-ci. Ainsi, cet élève et plusieurs autres ont reçu des vêtements et des fournitures scolaires. Des milliers d'élèves ont pu se réjouir parce que, sans le savoir, cet élève a partagé innocemment et sans honte son expérience. Certains élèves refusent de poursuivre leurs études pour d'autres raisons telles que le fait qu'ils sont les plus vieux ou les plus grands de leur classe. Ce sont des situations que nous avons réglées.

Il reste que cette situation me chagrine et me fait vivre un sentiment d'injustice. J'ai bien sûr essayé d'aider cet élève. Je lui ai parlé et je l'ai poussé à s'intéresser davantage à l'éducation que simplement son apparence. Je lui ai dit que moi non plus je n'avais pas les bons vêtements. Je lui ai dit que ma famille et moi vivons dans une seule tente. Je lui ai dit que sa mère allait lui procurer de nouveaux vêtements bientôt. Je ne voulais pas annuler le rôle du parent. J'ai aussi parlé de la situation avec le directeur, puisque nous ne le considérons pas comme un autre employé mais plutôt comme un frère. Il a aidé cet élève.

J'ai aussi eu une élève de deuxième année qui était très studieuse. Soudain, son niveau a changé. Elle ne parlait plus et ne participait plus. Nous avons questionné la mère. Celle-ci nous a appris que le père de l'élève était décédé. Je lui ai dit que j'étais désolée et que je n'étais pas au courant. J'ai parlé avec la petite fille et je lui ai expliqué que son père était allé au paradis et qu'il était maintenant dans un meilleur endroit. Elle a accepté mes explications et j'ai constaté que son état psychologique s'est amélioré. C'était impressionnant de voir une élève ayant un excellent niveau académique tomber à zéro. Maintenant, grâce à Dieu, elle s'est améliorée et a récupéré son niveau habituel.

Lorsqu'un enfant a des questions à propos du contexte dans lequel nous vivons, nous laissons un espace à la discussion. Toutefois, nous n'allons pas en profondeur. Les enfants n'arrêtent pas de parler de ces sujets, mais moi, je n'ouvre pas le sujet par moi-même. Par exemple, je leur ai demandé de faire une production écrite décrivant leur maison. L'un de mes élèves m'a répondu qu'il n'avait pas de maison. Je lui ai répondu que moi non plus, je n'avais pas de maison et je l'ai invité à décrire sa tente. Nous vivons tous dans des tentes. Cet élève s'est alors senti semblable à ses camarades de classe. Je pense néanmoins que, si j'avais insisté pour qu'il écrive sur le sujet de la maison, il aurait pu se l'imaginer puisqu'il en comprend le principe. J'ai préféré changer de sujet et j'ai proposé aux élèves d'écrire sur leur tente.

Son intervention m'a beaucoup touchée, mais ce n'est pas le genre de chose que je montre. Lorsque j'ai proposé ce sujet, je m'attendais à ce type de remarque. Mes propres enfants ne connaissent pas le concept de mur ou de chambre. Ils vivent dans une tente avec moi. Lorsque nous avons commencé la préparation de la production écrite, j'ai montré des photos de maisons sur le projecteur pour que les élèves puissent s'imaginer ce qu'est une maison et à quoi cela ressemble. Ils m'ont demandé s'ils allaient retourner vivre dans une maison ou dans une tente. Je leur ai répondu que, si Dieu le veut, nous retournerons en Syrie et nous vivrons dans des maisons. Nous avons tous des maisons. J'ai vu de la joie dans leurs yeux.

Le contexte a, bien sûr, des impacts sur les apprentissages de ces enfants. Comment des enfants qui vivent à plusieurs dans une même tente de quatre mètres sur quatre mètres, qui se partagent à plusieurs un même téléphone portable et qui n'ont pas de vêtements adéquats peuvent ne pas vivre les impacts de cette situation sur leur éducation? Il en va de même lorsque nous sommes en classe. Depuis deux semaines, les camps de réfugiés sont noyés par la pluie. Nous sommes allés voir le directeur et lui avons dit : « Regardez ce que les enfants nous envoient. » Nous avons des messages tels que : « Je ne peux pas assister au cours d'anglais parce que la tente a coulé. » Ces situations affectent les élèves comme les enseignants, parce que ce que l'élève vit, je le vis aussi.

Nous développons un programme éducatif qui ne se limite pas au télégramme (vous m'envoyez un message vocal et je vous en renvoie en retour). Par exemple, aujourd'hui, nous avons utilisé Google Forms pour faire un test. Les élèves répondent aux questions du test comme si c'était un jeu. S'ils trouvent une erreur, ils reviennent et la corrigent. De cette manière, ils apprennent de leurs erreurs. Nous développons le programme de sorte que l'élève ne s'ennuie pas avec un seul style d'enseignement.

En enseignant au Liban aux enfants réfugiés, mon rôle auprès de mes élèves a changé. Je suis devenue une guide, une institutrice, une élève et une mère. En Syrie, nous avons l'habitude de sympathiser avec les élèves, mais pas à ce point. Il y a eu des familles à faible revenu qui nous disaient ne pas pouvoir acheter de papeterie. Maintenant, elles ne peuvent plus rien acheter. Je suis un peu une enfant aussi puisque je joue parfois avec mes élèves. Je sais, par expérience, qu'un élève qui n'aime pas l'enseignante n'aimera pas la matière non plus. Partager la réalité de mes élèves fait en sorte que

je comprends le sens de l'expression « ma tente a coulé ». Une autre enseignante qui ne vivrait pas les mêmes expériences ne pourrait pas aussi bien les comprendre. Certaines choses prennent une tout autre dimension lorsque nous vivons dans une tente. Pensez simplement à recevoir un visiteur. Si c'est fait dans une maison, avec différentes pièces, c'est tout à fait normal. C'est complètement différent dans une tente. Ça devient moins évident. Ce sont des choses que j'arrive à comprendre puisque je vis dans les mêmes conditions.

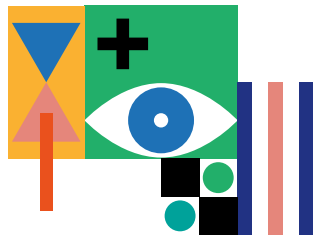
Enseigner dans de telles circonstances m'a appris la patience, l'ouverture d'esprit et le support. Je suis dans la trentaine, mais j'ai l'impression d'avoir 70 ans en raison des conditions de la guerre. J'habitais dans une maison et je n'avais jamais imaginé vivre un jour dans une tente. Je me suis adaptée et j'encourage mes élèves à le faire. Je leur dis qu'ils doivent étudier même s'ils sont dans une tente. Ils doivent organiser leur temps. Il y a un temps pour étudier et un temps pour jouer (malgré le fait qu'ils n'aient pas de place pour jouer...).

Si j'avais à donner un conseil à un enseignant qui voudrait enseigner dans les mêmes conditions, je lui dirais de poursuivre l'enseignement, même sans être rémunéré. Il faut construire la future génération pour assurer un meilleur avenir. C'était important pour moi de parler de mon expérience. Je sentais que j'avais besoin de parler à quelqu'un du fait que les parents sentent que l'éducation ne sert à rien et que les élèves n'obtiendront rien s'ils étudient. Je souhaitais aussi parler des conditions de vie des élèves, que nous partageons. Nous avons le soutien de l'association pour des petites choses, mais nous les apprécions comme si c'étaient de grandes choses. L'inquiétude est grande. Je constate un grand abandon et un refus d'aller à l'école chez les élèves. Il y a un grand nombre d'élèves inscrits à l'école mais il y a aussi beaucoup de décrochage. Il y a ceux qui ont honte et qui se considèrent trop grands par rapport aux autres; il y a ceux qui n'ont pas les moyens de payer les dépenses courantes et la papeterie et il y a les familles qui ont plus d'un enfant...

Nous sommes tout de même mieux que certains autres réfugiés. Si nous demandons de la papeterie, l'administration de l'école nous aide. Ces choses rendent les élèves heureux. Ce sont les choses simples qui rendent les élèves heureux. Finalement, nous espérons un jour revenir en Syrie.

Affa

Il faut éduquer les élèves réfugiés



J'ai obtenu mon diplôme du département de littérature anglaise en 2011. Comme j'ai terminé mes études tardivement et que je suis plus vieux, j'ai de l'expérience dans l'enseignement. En effet, j'ai suivi des cours d'alphabétisation et j'ai enseigné dans des écoles et des établissements privés en Syrie. J'ai déménagé au Liban en 2012. J'ai commencé à enseigner dans des écoles pour les réfugiés syriens en 2015 et j'ai rejoint des écoles pour des ONG en 2018. Avant, j'ai enseigné dans une autre région où le niveau socioéconomique était différent de celui où j'enseigne actuellement. Je pense que l'école recevait un soutien. J'ai aussi enseigné pendant un an dans une autre école située à côté de l'ambassade du Koweït et où l'on enseigne le programme syrien. Depuis, sa licence lui a été retirée.

L'école où j'enseigne actuellement est située dans un camp palestinien à Beyrouth (Chatila) qui se trouve dans l'une des zones les plus pauvres du Liban. L'une des priorités de l'école est de fournir des services éducatifs aux élèves réfugiés. Environ 80 % de nos élèves vivent dans un camp de réfugiés avec leur famille. Les autres familles vivent à l'extérieur du camp. Les conditions du camp sont très dures. J'ai emménagé ici après la guerre en 2012. Nous pouvons dire que les pires quartiers résidentiels syriens offrent de meilleures conditions de vie que le camp. Les camps palestiniens en Syrie ont de meilleures conditions que les camps au Liban. Les services offerts (ex. eau et électricité) sont de mauvaise qualité et ne fonctionnent pas bien.

Les écoles publiques n'ont pas de places pour les élèves réfugiés. De plus, nos élèves rencontrent des difficultés liées à leur âge : ils sont souvent plus âgés que l'année scolaire à laquelle ils sont inscrits. Par exemple, les écoles publiques n'acceptent pas un élève de dix ans qui n'a jamais été scolarisé. Il n'a donc pas d'autre choix que de s'inscrire dans une école comme la nôtre. Notre école est affiliée à des ONG et elle est gratuite pour les élèves. Notre but est de fournir l'éducation à tous les élèves. Nos classes vont de la maternelle à la sixième année. Nous accueillons surtout des élèves syriens puisque les Palestiniens fréquentent une autre école.

Nous avons 700 élèves lorsque l'éducation se faisait en présentiel. Lorsque nous sommes passés à l'éducation à distance, ce nombre est monté à environ 2000 élèves. Par ailleurs, nous sommes face à un problème lorsque nos élèves de sixième année veulent poursuivre leurs études. En effet, les écoles libanaises publiques ou privées demandent que les élèves qui y sont transférés présentent un certificat. C'est un problème auquel nous n'avons pas pu trouver de solution jusqu'à maintenant. Notre objectif principal était de rassembler les élèves pour qu'ils fréquentent l'école au lieu de rester assis dans la rue. Nous ne nous sommes pas souciés du certificat. Pour nous, ce qui importe avant tout, c'est l'alphabétisation de ces élèves. Cinquante pour cent des parents sont analphabètes. Donc, si l'élève n'apprend pas ici, où va-t-il apprendre? De plus, de nombreux parents poussent leurs enfants à travailler parce qu'ils ont besoin d'argent. Ce n'est pas facile. Nous avons affaire à des

parents sans instruction pour qui trouver de la nourriture et des vêtements est plus important que de faire instruire leurs enfants. Ils considèrent l'éducation comme une chose secondaire. Ce contexte est le résultat de la situation dans le monde arabe et des régimes gouvernementaux dans ce monde. Les systèmes poussent l'homme à se préoccuper uniquement de ses besoins de base. Toutes ses préoccupations tournent autour de sa survie.

À l'école, nous partageons le principe de l'éducation non violente.

En ce qui a trait au curriculum scolaire, j'ai l'impression que, dans notre monde arabe, nous enseignons aux élèves à lire et à écrire avant de leur apprendre à parler. Il y a une confusion entre les langues arabe et anglaise. L'élève doit étudier toutes les matières en anglais et en arabe en tant que matière distincte. Cependant, c'est le contraire qui se passe : l'élève étudie toutes les matières en arabe et en anglais comme langue seconde. À l'école, nous enseignons le programme libanais en anglais, ce qui est difficile pour les élèves.

Notre école se soucie des circonstances entourant l'élève. Nous considérons l'environnement dans lequel il grandit dans la manière dont nous le traitons. Je me souviens d'un élève que j'ai eu en première année, avant la pandémie. J'avais remarqué qu'il était exposé à de la violence à la maison. Ses réactions envers ses camarades étaient très violentes. Une autre particularité était son âge par rapport à celui de ses camarades. Il avait au moins neuf ans, mais il était en première année. En tant qu'enseignant, c'était mon travail de trouver la meilleure manière de lui enseigner. Je pense que le problème qui primait à ce stade était le besoin d'attention des élèves. Si l'élève sent qu'il n'est pas le centre d'attention, il commence à prendre des mesures pour attirer l'attention de l'enseignant ou de ses pairs.

Cet élève était grand et s'assoit au fond de la classe. Il ennuyait et perturbait ses camarades jusqu'à ce qu'il sente qu'il était le centre de l'attention de la classe. Je le sollicitais beaucoup en classe. Par exemple, je lui demandais :

« Quelle est cette lettre? Comment la prononçons-nous? » J'essayais de l'impliquer dans les activités scolaires et de l'aider à trouver la bonne réponse. À l'école, nous partageons le principe de l'éducation non violente. Cette politique éducative m'a grandement profité. C'était important d'appliquer l'éducation non violente, même si l'environnement dans lequel les élèves vivent est violent. Il était très important de leur expliquer l'importance de créer un *safe space* pour chaque élève. Nous ne devons pas empiéter sur cet espace sécurisé. L'élève en question est resté avec moi pendant environ six à neuf mois. Pendant cette période, j'ai remarqué un changement dans son comportement. Il s'est impliqué dans les activités et les tests en écrivant des questions et en en assurant le suivi. La violence a complètement disparu de son comportement. J'avais l'habitude de faire un jeu avec les élèves pour qu'ils soient silencieux et calmes. Cet élève aimait beaucoup participer et était triste quand il n'était pas choisi pour participer. Tout cela résulte de l'attention qui a été portée à ses points positifs et de l'ignorance de ses côtés négatifs. J'ai aussi remarqué que son père était très dur avec lui. Je me suis alors dit que je devrais être plus doux avec cet élève. Si je voulais intervenir auprès de lui, je le faisais après la sortie des élèves plutôt que devant tout le monde. Aussi, je lui ai appris à assumer ses responsabilités au lieu de subir des sanctions. Peu importe les circonstances, nous ne devrions pas recourir à la violence. Nous connaissons les problèmes des élèves à cet âge.

Je n'utilisais pas cette méthode non violente en Syrie. Dans ce contexte, l'enseignant a plus de pouvoirs. Il a le droit de punir l'élève. Je suis plutôt du genre à éviter les méthodes parentales violentes. Quand j'étais étudiant, j'ai subi des violences de la part du professeur d'anglais. J'ai donc décidé de ne pas adopter cette méthode avec mes élèves pour qu'ils ne détestent pas la matière que je leur enseigne. J'essayais d'utiliser des moyens pour attirer leur attention (comme changer le ton de ma voix et imiter les personnages). Je faisais tout cela avant d'apprendre les méthodes d'éducation non violente.

L'institution dans laquelle je travaillais donnait de nombreux cours sur les méthodes éducatives. J'ai beaucoup profité de ces formations. Nous avons des formations annuelles sur la non-violence. J'ai appris qu'il faut connaître le motif derrière le comportement violent de l'élève. Si le motif est connu, nous pouvons résoudre le problème sans violence. Nous étudions aussi de nombreuses techniques telles que les manières de communiquer avec l'élève et de l'informer du fait qu'il est un enfant libre, non asservi. Nous avons appris à être de bons exemples pour les élèves. Je pense que le professeur doit influencer positivement ses élèves. Nous nous rappelons tous d'un enseignant qui a su nous influencer. J'ai aussi appris que l'esprit de compétition

rejoint beaucoup l'élève. Ainsi, nous organisons des compétitions entre équipes pour pratiquer des compétences (ex. parler et lire). Ces activités aident les élèves à apprendre en jouant. C'est de cette manière que j'ai appris à intégrer l'éducation au jeu.

Je crois que si j'y étais autorisé, je ne donnerais pas le même programme d'enseignement à l'élève ordinaire et à l'élève réfugié. Nous ne pouvons pas les traiter de la même manière. L'élève réfugié a perdu quatre ans à cause de la guerre. Je ne peux pas lui enseigner le programme régulier. Il faut mettre l'accent sur les compétences pédagogiques pour chaque année scolaire. Par exemple, quelles compétences doit-il acquérir au cours de la première année? Il faut alors se concentrer sur ces compétences et les enseigner (ex. connaître les lettres et les chiffres). Il faudrait prendre les objectifs généraux et les appliquer. Malheureusement, je ne peux pas mettre en œuvre cette pratique. Je ne suis pas autorisé à modifier le programme. J'utilise la méthode systématique. Je préfère entre autres l'éducation à travers des chansons en mobilisant le son de la lettre et le mouvement de la lettre. Les élèves adorent ces méthodes de motivation.

Le contexte demande un double effort de la part de l'enseignant. En tant qu'organisme à but non lucratif, nous devons fournir un lieu de divertissement et d'apprentissage. L'une des choses les plus importantes dont nous devons tenir compte est le fait que ces élèves vivent dans un camp. Ils n'ont donc pas de place pour laisser sortir leur énergie. Les élèves réfugiés vivent dans un environnement où ils ne peuvent pas jouer. Parfois, vous trouvez plus d'une famille vivant dans la même habitation. Les élèves ne peuvent pas avoir assez de terrain de jeu et de liberté de mouvement. Je ne peux donc pas leur demander de s'asseoir sur une chaise et de ne pas la quitter pendant les heures de classe. Les élèves doivent jouer à l'école et apprendre. De la même manière, nous ne pouvons pas obliger tous les élèves à respecter les mêmes normes. Il y a des élèves socialement supérieurs, des élèves scientifiquement supérieurs, etc. L'enseignant doit évaluer les élèves de différentes manières qui sont proportionnelles à leurs différents types d'intelligence (ex. sensoriel, kinesthésique, visuel, etc.).

En tant qu'enseignant, je me sens qualifié pour enseigner dans ce type de contexte. Je pense qu'au-delà de la nationalité, c'est cette compétence qui nous amène à comprendre les élèves. De cette manière, il y a aussi des enseignants libanais qui sont très qualifiés. En revanche, il faut être réaliste. Comprendre l'environnement social de l'élève est très utile à l'enseignant. Par exemple, si le professeur est syrien et compétent, cela aidera l'élève.

Une autre particularité de ce contexte est le fait qu'en tant qu'enseignants, nous n'avons pas le droit de communiquer avec les parents. Cette année, à la suite de l'enseignement à distance, nous communiquons avec les parents. Cependant, d'un point de vue légal, nous n'en avons pas le droit. Si un problème survient, nous devons suivre le protocole du système de protection de l'ONG. Nous remplissons un formulaire de cas et rapportons les observations faites par les enseignants sur l'élève (ex. quel est son problème? Pouvons-nous le résoudre ou devons-nous le transférer aux autorités compétentes?).

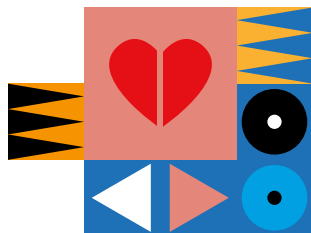
En conclusion, si j'avais à donner un conseil à un autre enseignant, je lui dirais d'établir une relation avec l'élève et d'utiliser des stratégies pour briser la glace. Par exemple, j'utilise un exercice pour établir une relation avec les élèves et leur enseigner les pronoms. L'élève tient un ballon et dit son nom. Il passe ensuite le ballon à son camarade. Ainsi, les élèves apprennent à se connaître. Ensuite, nous passons le ballon, par exemple, à une fille, et nous disons ensemble « *She is Rim/ Her name is Rim (Elle est Rim/Elle s'appelle Rim, littéralement)* ». Les élèves apprennent leurs noms, apprennent à connaître leurs amis et apprennent également les pronoms anglais. Nous pouvons aussi les amener à s'exprimer.

Pour moi l'éducation des enfants réfugiés est primordiale. J'ai été privé d'éducation pendant dix ans pour des raisons personnelles. J'ai commencé par des cours d'alphabétisation, puis je suis entré au niveau intermédiaire, secondaire et finalement universitaire. J'étais l'un des élèves les plus performants. J'ai étudié l'anglais pendant quatre ans. Cela a représenté un grand défi pour moi. J'ai obtenu un diplôme d'enseignement. Selon moi, l'éducation est la chose la plus importante, surtout avec les régimes arabes au pouvoir. C'est la base de la transition vers les libertés et l'acceptation de l'autre. Si vous me demandez quel impact a eu l'éducation sur moi, je vous dirai que ma mentalité a complètement changé. La personne inculte est fermée sur elle-même et n'a conscience de rien. Elle ne croit qu'aux idées qu'elle a en tête. Tout ce que la personne apprend sur d'autres cultures est représenté dans son esprit. Pour moi, les élèves réfugiés doivent être éduqués. De la même manière, leur état psychologique est mauvais et ils doivent être soignés. Je suis personnellement absent de chez moi depuis dix ans et l'inquiétude persiste. Je m'inquiète pour mes enfants. Cette mauvaise situation économique va-t-elle durer? Vais-je pouvoir scolariser mes enfants ou vais-je devoir les faire travailler? J'ai vécu la même expérience. Je travaillais 12 heures par jour et je voyais mes amis aller à l'école. Je ne veux pas de ce sort pour mes enfants ni pour aucun réfugié. Les enfants devraient apprendre. Je suis très triste quand je vois un enfant ne pas apprendre.

Ali

Le récit d'Ayan

Il m'a déchiré le cœur



Je suis enseignante pour les réfugiés depuis quatre ans. J'enseigne la troisième année dans une école publique qui fait de l'éducation aux réfugiés l'après-midi. En fait, nous n'avons que des élèves réfugiés l'après-midi. L'école compte 350 élèves et ma classe en compte une douzaine. C'est une grande école.

J'enseigne aussi dans une école libanaise. L'expérience est complètement différente. L'éducation des élèves réfugiés est très différente de celle des élèves libanais en tous points : ils se comportent différemment, les habitudes ne sont pas les mêmes, ils ne se comportent pas de la même manière à la maison, etc. Avec les réfugiés, j'ai redoublé d'efforts. Je ne fais pas seulement qu'enseigner; je dois aussi résoudre des problèmes sociaux. Même si parfois ils sont d'ordre mineur, je résous tout de même de nombreux problèmes. Je fais la même chose à l'école libanaise, mais dans une moindre mesure. Le programme utilisé dans les deux écoles varie beaucoup aussi, surtout avec les élèves plus âgés. En quatrième année, par exemple, il y a des élèves de douze ans qui arrivent en retard à l'école. Leurs parents leur demandent de travailler pour aider à combler les besoins financiers de la famille.

La situation que j'ai décidé de raconter s'est déroulée un mois après la rentrée 2018, lors de ma première année d'enseignement à des élèves réfugiés. Elle concerne un de mes élèves, Jihad, qui avait sept ans. Il vivait dans une maison à côté de l'école, et ce, depuis le début de la guerre en Syrie. Sa famille comptait sept membres. Malgré le fait qu'il s'agissait d'une famille de classe moyenne même ici au

Liban, ils vivaient dans la pauvreté. Les familles réfugiées ne vivent jamais dans des conditions de vie normales.

La situation est survenue le jour de la remise du bulletin aux élèves, lors du dernier cours de la journée, qui était celui d'anglais. Jihad a reçu son bulletin. Il avait échoué. J'ai commencé par lui dire des choses pour l'encourager. Je lui ai dit que ce n'était pas la fin du monde et que l'année scolaire n'en était qu'à ses débuts. Il pouvait encore se rattraper et continuer à développer ses apprentissages. Il devait lire plus à la maison et se concentrer davantage en classe.

Le jour suivant, il est revenu à l'école avec un visage qui faisait peur. Il avait sous les yeux des taches bleu-noir, le côté de sa bouche était en sang et ses mains étaient rouges et bleues. Ça m'a déchiré le cœur. Je ne lui ai pas fait remarquer que je le regardais. Un autre élève m'a rapporté que ses compagnons se sont moqués de lui à la récréation. J'ai alors fait l'éloge de cet élève en classe, devant ses camarades, pour qu'il gagne confiance en lui.

Après un certain temps, son père est venu dans ma classe pour se renseigner sur son fils. Il m'a dit que si son fils faisait quelque chose de mal en classe, il ne fallait pas hésiter à le frapper. C'était ce qu'il faisait à la maison. Je l'ai regardé. J'étais choquée. Pour moi, c'était inacceptable. Je lui ai dit. Il s'est mis à rire. Pour lui, c'était normal. C'est ce qu'ils faisaient chez eux. Ça m'a fait de la peine que des personnes puissent être méchantes envers leurs enfants de cette manière. Ça m'a aussi permis de comprendre

pourquoi Jihad frappait violemment ses camarades. Il reproduisait les comportements de sa famille.

Le lendemain, j'ai présenté en classe une vidéo montrant un élève ayant des comportements positifs et un autre ayant des comportements agressifs. J'ai ensuite ouvert le dialogue avec le groupe. Je voulais montrer la différence entre les deux approches à mes élèves. C'est ce dont nous avons discuté. Je leur ai fait remarquer comment tout le monde apprécie le bon élève alors que l'autre est mal aimé. Jihad est resté silencieux tout au long de la discussion. J'essaie toujours de lui parler pendant la récréation avec de beaux mots, des mots simples. Je tente de le conseiller, toutefois, je sais que ce que les enfants apprennent à l'école ne suffit pas. La maison compte aussi. Nous ne sommes pas là pour les accompagner dans toutes les sphères de leur vie.

Au courant de l'année, les comportements violents de Jihad envers ses camarades ont continué, mais ils étaient moins fréquents qu'en début d'année. J'ai noté un léger changement. Je crois que mes bonnes paroles et mes encouragements à son égard ont eu un impact. Lorsqu'il montre du progrès dans ses cours et dans ses devoirs, je lui offre un petit cadeau pour l'encourager. Je lui dis toujours : « Sois le meilleur! » car je crois qu'en faisant cela, j'éveille sa confiance en lui devant ses camarades. Je pense ainsi avoir une bonne influence sur lui. Je crois aussi qu'il m'aime bien. Je suis contente du bon travail que j'ai fait avec lui.

La plupart des élèves, même les plus âgés, vivent de la violence à la maison. Ils en souffrent. Toute leur famille est persécutée. Malheureusement, je sais que, même si nous en parlions à qui que ce soit, rien ne changerait. Rien ne peut changer les comportements des parents. Ce sont un peu des comportements par défaut chez eux. Je pense même

**Je lui dis toujours :
« Sois le meilleur! »
car je crois qu'en
faisant cela, j'éveille
sa confiance en
lui devant ses
camarades.**

que, dans certains cas, les comportements pourraient être encore plus violents. En effet, le parent pourrait se soucier du fait que son enfant a révélé ses comportements violents et devenir alors encore plus violent envers ce dernier. Je préfère alors ne pas parler.

Parler aux élèves pour qu'ils améliorent leur comportement, c'est quelque chose que je fais tous les jours, et ce, avec tous mes élèves. Il n'y avait pas uniquement Jihad qui souffrait. Tous mes élèves souffrent à cause de quelque chose.

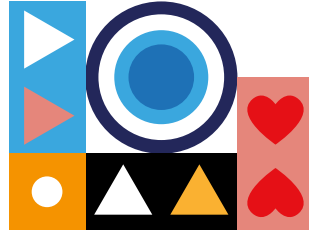
Si j'avais à donner un conseil à une nouvelle enseignante qui aurait à travailler dans le même type de contexte, je lui dirais d'être patiente. Intervenir avec ces élèves est très difficile. Leur environnement est différent du nôtre. Ils n'ont pas la même culture ni la même manière de penser. L'un des défis que nous rencontrons est que les élèves viennent de différentes régions de la Syrie. Le fait que les enfants pensent de différentes façons dans la classe est un défi important à relever. Par exemple, lorsque les élèves font la queue pour aller à la récréation, certains garçons traitent les filles comment s'ils étaient des rois. Lorsqu'une fille est devant eux ou en face d'eux dans la ligne, ils ne l'acceptent pas. Ils viennent me voir pour s'opposer et demander à être au début, devant les filles. Il faut les comprendre et être sensible à leur situation. Je leur demande alors de respecter les règles établies par l'école. Les élèves essaient de s'adapter mais, d'un autre côté, quand ils retournent chez eux, dans leur culture et dans leurs coutumes, ils ne sont pas complètement engagés. Ils sont en conflit entre deux cultures.

Lorsque je rencontre des difficultés, certains parents acceptent de collaborer pour intervenir, mais d'autres refusent que je le fasse ou ils ne s'en soucient pas. La dernière chose à laquelle ils pensent est l'éducation de leurs enfants. Cela fait partie de leur culture. Il y a une très grande proportion des familles qui ne savent ni lire ni écrire. L'éducation n'est pas importante pour eux. Lorsqu'on enseigne aux réfugiés, il faut aussi être persistante et avoir de la détermination. Il faut déployer tous les efforts nécessaires pour obtenir de bons résultats. Mon expérience en éducation des réfugiés m'a aidée à développer des habiletés pratiques de résolution de problèmes sociaux. Chaque année, j'enseigne dans une classe où se trouvent plusieurs problématiques. À chaque élève, son problème. J'ai, entre autres, eu à apprendre à gérer les vols et les mensonges.

Néanmoins, j'aime mon travail et j'aime enseigner à des élèves provenant de différentes cultures, de différents contextes. J'aime en apprendre davantage sur leur vie. Et qui sait? J'aurai peut-être une influence sur leur développement ou sur leurs comportements. Je fais de mon mieux mais une part

Le récit de Marwa

Apprendre à vivre ensemble



J'ai étudié à l'Université libanaise, où j'ai obtenu un baccalauréat en géographie, ainsi qu'au collège des Nations Unies, où j'ai obtenu un diplôme en sciences de l'éducation. Depuis 2009, je travaille dans le domaine de l'éducation. J'enseignais dans une école du Liban du Sud, à Saida puis, je suis passée à Beyrouth où j'ai enseigné dans des écoles affiliées à l'Organisation des Nations Unies (UNRWA). Ces écoles éduquent gratuitement les enfants palestiniens réfugiés au Liban.

Pendant la guerre qui a eu lieu en Syrie, de nombreux habitants ont fui vers le Liban. Plusieurs de ces réfugiés se sont retrouvés dans notre camp de réfugiés palestiniens situé à Beyrouth. L'organisation qui gère l'école (UNRWA) a donc permis à plusieurs élèves réfugiés palestiniens venant de la Syrie d'avoir accès à de l'enseignement. Au départ, il y avait une équipe d'enseignants pour les Palestiniens libanais le matin et une équipe d'enseignants pour les Palestiniens syriens le soir. Après un temps, l'UNRWA a combiné ces classes. Il y a maintenant uniquement une équipe d'enseignants pour tous les élèves le matin.

Je travaille depuis six ans dans une école primaire située dans un camp de réfugiés palestiniens (Chatila) à Beyrouth. J'y enseigne l'arabe et la religion. Notre école compte environ 700 élèves répartis de la première à la sixième année. Elle fournit beaucoup de soutien aux élèves. Par exemple, elle offre des livres, des uniformes, de la papeterie, des jouets et plus encore. Parfois, l'école reçoit l'aide d'organisations extérieures. Ce soutien rend les

enfants heureux puisqu'il permet d'assurer leurs besoins. Il faut dire que leurs conditions de vie sont très difficiles. Nos élèves vivent dans un petit camp avec une population dense. Les habitants du camp souffrent de pauvreté et de faim et plusieurs familles vivent dans la même maison. Les gens dépendent pour leurs dépenses des aides financières qui leur sont fournies. Ils sont aussi exposés à différentes maladies. Ce contexte affecte l'éducation des enfants.

Dans notre école, les élèves réfugiés syriens d'origine palestinienne ont rencontré certaines difficultés d'apprentissage. Le programme syrien est plus facile que le programme libanais. Par exemple, en Syrie, ils s'intéressent à l'enseignement des matières en langue arabe, mais au Liban, les mathématiques, les sciences et la chimie sont enseignées en anglais. Mes collègues et moi avons donc simplifié le contenu pédagogique pour que les élèves le comprennent et l'acquièrent. En tant qu'enseignants au sein des Nations Unies, nous avons accès à des formations visant à nous améliorer (ex. comment traiter les élèves, comment résoudre les problèmes, comment adapter le matériel et les pratiques pédagogiques pour créer un environnement favorable à l'apprentissage). Aussi, pour que les élèves puissent suivre le rythme du programme au Liban, certains parents ont abaissé le niveau scolaire de leurs enfants et les ont inscrits dans des classes dont le niveau est inférieur à celui dans lequel ils devraient se trouver. Aussi, certains élèves palestino-libanais sont confrontés à des difficultés puisque personne à la maison ne peut les aider à poursuivre leurs études.

Cette année, mes collègues enseignants et moi avons été confrontés au problème suivant : intégrer les élèves en évitant les querelles. La directrice nous a toujours encouragés à poursuivre notre objectif, qui était de bâtir une génération d'élèves conscients et capables de coexister entre eux, malgré les circonstances difficiles. Toutefois, l'intégration des élèves était difficile, tant pour l'administration que pour les enseignants. Par exemple, au début de l'année, comme j'enseignais dans une classe mixte, j'ai eu de la difficulté à m'occuper de mes élèves palestiniens du Liban et de la Syrie. Cependant, après un certain moment, tout le monde a su s'adapter à ces conditions et s'accepter mutuellement. Bien que certains parents libanais se moquaient et ridiculisaient les élèves syriens, la relation avec les parents était bonne. Je trouve cela normal puisqu'on trouve ce type de comportements dans toutes les sociétés. De plus, l'école a accueilli les élèves à bras ouverts en organisant des activités récréatives pour tous, dès le premier jour de la rentrée scolaire. Ces activités ont eu pour effet de rendre les élèves heureux et de répandre le bonheur dans leurs âmes. C'est donc grâce à la coopération entre les membres de l'équipe-école, les parents et les élèves que nous avons surmonté ce défi.

J'ai choisi de raconter une situation qui a eu lieu lorsque j'enseignais en quatrième année. Lorsque cette situation est survenue, je me suis sentie triste pour mon élève. Alors que j'expliquais la leçon, j'ai soudainement entendu des voix s'élever parmi les élèves. J'ai arrêté la leçon pour tenter de comprendre ce qui se passait. Un conflit avait éclaté entre un élève palestinien réfugié au Liban et un élève palestinien réfugié en Syrie. Le premier avait appelé le second « Le Syrien » et l'avait qualifié de « vilain ». Le second fut bouleversé par cette description et frappa son collègue afin d'extérioriser sa colère. J'ai d'abord calmé la situation puis j'ai écouté la version des deux élèves impliqués. Je leur ai dit qu'il n'y avait pas de différence entre eux : ils sont tous deux palestiniens. De plus, nous sommes tous des êtres humains et nous devons nous respecter.

À la suite de cet incident, j'ai dû m'adresser à tous mes élèves pour que cette situation ne se reproduise pas. J'avais déjà été exposée à de nombreuses situations cette année à cause des conflits entre les Palestiniens syriens et les Palestiniens libanais. Ce contexte m'a amenée à être ferme avec les élèves. Je leur ai dit que quiconque parlerait d'un camarade dans des termes inappropriés serait sévèrement puni et que j'en informerais la direction de l'école. À ce moment, l'élève syrien s'est mis à pleurer très fort. Cet enfant se faisait harceler par les autres élèves de l'école et parce qu'il était syrien, personne ne voulait jouer avec lui. Je l'ai donc emmené à l'extérieur de la classe

et je lui ai parlé gentiment afin qu'il se calme. Je lui ai dit : « Si quelqu'un te dérange ou t'agace après cet avertissement, tu dois me le dire. J'agirai ». Nous sommes revenus en classe. L'élève agresseur s'est excusé auprès de son camarade. J'ai dit à l'ensemble de la classe que j'allais renforcer les comportements altruistes. J'ai donc placé sur le mur de ma classe un panneau afin de promouvoir les comportements corrects et appropriés. Je donnais des points aux élèves en fonction de leurs bons comportements (ex. les élèves ont été encouragés à serrer leur camarade dans leurs bras). De cette manière, les élèves accumulaient des points et, en retour, je leur offrais des cadeaux. J'ai aussi organisé une fête pour laquelle nous avons apporté des gâteaux et des boissons. Tout le monde était heureux. Finalement, les élèves ont manifesté l'envie de jouer avec leur camarade syrien dans la cour de récréation.

J'ai gardé l'habitude de parler de temps en temps avec cet élève, pour lui permettre de libérer son énergie et pour vérifier qu'il allait bien. Je me rendais aussi dans la cour de récréation afin de m'assurer qu'il n'était pas harcelé par les autres élèves. Tout semblait bien aller; il me regardait et souriait. J'étais toujours heureuse de le voir jouer avec ses amis, s'amuser et exprimer de la joie.

Cette situation n'était pas limitée à cet élève. Un grand nombre d'élèves se faisaient harceler. J'avais l'habitude de leur parler et de m'intéresser à leurs problèmes. J'essayais de résoudre leurs différends en créant un environnement sain et exempt de querelles et de harcèlement entre les élèves. Ces démarches m'ont demandé de la patience et de gros efforts. Je ressentais parfois une certaine pression; je devais être à la fois enseignante, guide, mentor et psychologue.

**Je ressentais
parfois une
certaine pression;
je devais être à la
fois enseignante,
guide, mentor et
psychologue.**

Pour résoudre ces problèmes et pour répondre aux besoins des élèves, la direction de l'école jouait également un rôle important. Par exemple, afin de soutenir les élèves et de soulager les tensions entre eux, l'école a organisé cette année de nombreuses activités (ex. la préparation d'un théâtre de marionnettes, le visionnement de vidéos et la sortie à l'extérieur de l'école pour assister à des pièces de théâtre). La plupart des activités portaient sur l'intimidation, les droits d'autrui et la cohabitation.

Selon moi, cette altercation est attribuable à ce que les élèves entendent de la part de leurs parents et de la société. Je pense aussi que la plupart des enseignants se comportent de la même manière, c'est-à-dire comme moi. Je crois donc que pour développer un environnement sécuritaire pour tous les élèves, il faut sensibiliser les élèves, les parents et la société dans son ensemble.

Cette année a été l'une des plus belles années de ma vie. J'ai su enseigner malgré les difficultés rencontrées. J'ai aidé ces élèves qui ont vu de leurs propres yeux la guerre et qui ont beaucoup souffert pour s'en éloigner. Ces expériences génèrent chez eux de la peur, des tensions et un manque de confiance en eux. En leur apportant mon aide et en remettant un sourire sur leurs visages et de la joie dans leur cœur, j'ai ressenti beaucoup de fierté à l'égard de mon rôle d'enseignante.

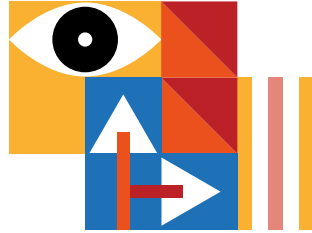
J'ai créé un lien solide avec mes élèves. J'ai d'ailleurs pris l'habitude de discuter avec eux comme si nous étions amis. Après leur départ de l'école, ils reviennent nous rendre visite. Il y a un groupe d'anciens élèves avec qui je communique toujours par téléphone.

En conclusion, je crois que notre métier d'enseignant nous apprend la patience et l'endurance. Nous devons être patients, soutenant et encaisser la colère des élèves pour leur permettre de sortir de la tristesse à laquelle ils sont exposés. C'est de cette manière que nous arriverons à changer leur situation et à répandre la joie et la paix parmi eux. Ce ne sont que des enfants, nos enfants. C'est un message que l'enseignant doit transmettre à ses élèves.

Si j'avais à formuler un conseil pour les enseignants, je leur dirais de s'armer de patience, de constance, de sagesse, de connaissances, de persévérance et d'endurance. Ces qualités permettront de créer une génération d'élèves capables de relever les défis auxquels ils sont confrontés. Il faut également être formé sur les différentes manières de s'occuper des cas particuliers. L'enseignant doit aussi être sensible aux préoccupations de ses élèves. Il faut qu'il cultive la joie chez eux tout en prenant en compte leurs différences individuelles. Il faut essayer d'absorber au maximum leur colère et leur insuffler de la confiance entre eux afin de se débarrasser de tous ces problèmes. L'enseignant ne doit pas faire de différence entre ses élèves en fonction de leurs origines. Qu'ils soient palestiniens, syriens ou libanais, l'enseignant doit leur donner le bon exemple. L'état psychologique de tous les élèves doit être compris, sans distinction. Il faut essayer de coexister et de s'adapter les uns aux autres. Finalement, l'enseignant doit craindre Dieu Tout-Puissant. Il doit avoir pitié des élèves.

Marwa

Il faut bien connaître les élèves



En raison de la crise en Syrie, de nombreux enfants sont venus au Liban. Certains de ces élèves étaient plus âgés par rapport au niveau scolaire parce qu'ils n'avaient pas eu l'opportunité d'aller à l'école auparavant. Par exemple, certains élèves de huit ou dix ans ne savaient pas lire. Une organisation était chargée de donner des cours d'alphabétisation à ces enfants dans toutes les matières (arabe, anglais, etc.), en plus d'offrir des activités de plein air en été comme la danse et le sport. En hiver, nous nous appuyions sur les programmes officiels de l'État. Notre objectif principal était que l'élève rattrape son retard et qu'il soit avec les autres enfants de son âge. Par exemple, si l'élève est assidu, nous arrivons à lui enseigner les matières de première et de deuxième année en une seule année académique. Ensuite, il est transféré dans des écoles publiques afin qu'il puisse obtenir un certificat d'études. C'est notre principal objectif. Il est partagé par de nombreuses autres organisations, souvent internationales, dont le principal soutien provient de gens d'affaires d'origine syrienne résidant à l'étranger. Elles offrent de nombreux programmes tels que le programme visant à autonomiser des femmes syriennes dans le monde ou à fournir diverses aides telles que des bourses pour les élèves qui sont incapables de payer les dépenses associées à leurs études.

Au Liban, j'ai étudié en psychologie à l'université. J'ai obtenu mon diplôme au début des années 2010. J'ai ensuite donné des cours particuliers d'arabe. Puis, j'ai œuvré dans deux établissements avant de travailler pour l'école dans laquelle j'enseigne actuellement. Notre école est fréquentée par environ 400 élèves répartis à travers les différents

niveaux du primaire. Comme je le disais, certains de nos élèves âgés de 10 à 15 ans sont placés en première année. Nos élèves n'ont pas de papiers officiels et ne peuvent pas s'inscrire dans les écoles officielles. Notre école est tout à fait gratuite. Nous offrons aussi gratuitement le transport des camps de réfugiés jusqu'à l'école.

La situation que j'ai choisi de raconter est une situation difficile qui concerne une querelle entre deux élèves. À ce moment, nous avons dû garder les élèves à l'intérieur de l'école et ne pas les laisser sortir par peur du froid et de la pluie. Le bâtiment de l'école était de petite taille et sa structure n'était pas solide. À cause de la pression que les élèves subissent, nous avons eu des problèmes de violence. Nous faisons donc la promotion des valeurs de non-violence, favorisons la distanciation physique et demandons d'éviter les propos obscènes. Cette cohorte d'élèves se distinguait académiquement, mais elle souffrait de problèmes liés à la violence et aux querelles.

Dans la situation choisie, deux élèves, l'un de troisième année, l'autre de quatrième, étaient en train de jouer dans la cour de récréation, lorsque j'ai entendu leurs cris depuis ma classe. L'un des élèves avait bloqué le chemin de son camarade. Il s'était étiré les jambes, amenant son camarade à tomber, tête première. Cet élève a perdu quelques dents dans sa chute et s'est aussi blessé les lèvres. Je ne peux pas oublier cette situation. Nous voulions les débarrasser de cette violence et nous voulions mettre en place un programme pour l'éliminer. À ce moment-là, j'ai porté le garçon blessé chez le directeur qui l'a accompagné à l'hôpital. Il a perdu

conscience. Nous avons dû appeler ses parents et les avons informés de ce qui s'était passé. Nous avons reconnu notre responsabilité et avons pris en charge l'accident. Quant à moi, je me suis assis avec l'élève violent et j'ai demandé à la conseillère psychologique de s'asseoir avec nous. Après avoir parlé à l'élève, elle a décidé de l'expulser de l'école. Il a été suspendu pour le reste de l'année scolaire.

À cette époque, j'étais directeur adjoint. Mon rôle se limitait à organiser et à surveiller la sortie des élèves de l'école à la fin de la journée scolaire jusqu'à ce qu'ils arrivent chez eux. Je ne peux pas interférer avec les lois de l'administration. Je n'ai donc pas pu intervenir dans cette décision. J'ai parlé avec le directeur et lui ai dit qu'il n'était pas nécessaire de suspendre cet élève. Il m'a répondu que c'était la décision de la conseillère psychologique. J'aurais aimé qu'il ait eu recours à moi, puisqu'avec mes études en psychologie, j'aurais pu recourir à d'autres méthodes plutôt que de le renvoyer. J'aurais entre autres aimé rencontrer la famille de l'élève et travailler avec elle pour connaître leurs conditions de vie.

Cette situation m'a beaucoup attristé, mais elle était indépendante de ma volonté. Je déplore la décision prise par la conseillère psychologique puisqu'elle savait que cet élève pouvait avoir un problème psychologique et que cette décision pouvait conduire à son décrochage scolaire. Mon point de vue était complètement différent de la décision prise par l'administration et par la conseillère psychologique. Le directeur de l'école était d'avis que cette mesure pouvait être dissuasive pour le reste des élèves afin qu'une telle situation ne se reproduise plus. Je lui ai proposé de visiter la famille de cet élève et de me renseigner sur ses conditions de vie pour mieux comprendre sa situation et pouvoir l'aider pour ne pas le perdre. Le directeur considérait que cette situation ne devait pas se reproduire dans d'autres familles. Dans les écoles de cette organisation, les règles sont très strictes. Selon moi, elles ne sont pas cohérentes avec la réalité de nos élèves. Ils ne savent pas d'où ils viennent. Comme la plupart viennent des camps de réfugiés, je crois qu'il faudrait tenir compte de l'ensemble de leurs antécédents avant de prendre une telle décision. C'est un peu ce que j'ai essayé de faire de mon côté. J'ai visité la classe dans laquelle l'incident s'est produit et j'ai parlé avec l'enseignant. Je lui ai posé des questions sur le comportement général de l'élève qui avait été violent. L'enseignant m'a dit qu'il était très violent et que son comportement était perturbateur. Après avoir écouté l'avis de l'enseignant, j'ai été en accord avec la décision de la direction. Malgré tout, j'ai pleuré pour l'avenir de ce garçon, car je ne sais pas quel sera son sort et si une autre école l'acceptera après cet incident.

Ici, les conditions économiques et la pression sur les familles poussent les enfants/les jeunes à la violence.

Ici, les conditions économiques et la pression sur les familles poussent les enfants/ les jeunes à la violence.

À l'organisation, il y avait des réunions périodiques avec les parents qui, eux aussi, portent une culture de la violence. Ils ont l'habitude de battre leurs enfants. Nous faisons donc des séances de sensibilisation pour les parents. Notre objectif est de soutenir les enfants qui ont des parents violents. L'ancienne génération est peut-être passée par cette éducation violente. Je sais que j'ai aussi subi des violences dans mon école. Cependant, la vie et le programme ont changé. Malgré tout ce côté obscur, il y a aussi un côté lumineux. Par exemple, le père de l'enfant blessé n'a pas accepté l'expulsion de l'enfant qui a été agressif envers son fils. Il a voulu prendre à sa charge les frais de traitement, mais nous avons refusé, il n'allait pas endosser seul ces frais. L'organisation allait s'en occuper. Le parent était éduqué et conscient. Il aimait que son fils apprenne et le poussait à progresser. Ces parents sont des modèles prometteurs, malgré les circonstances environnantes.

Pour l'enseignement en contexte de crise, j'utilise des méthodes pédagogiques par le jeu. Au sein de l'organisation, nous nous sommes beaucoup formés sur ces méthodes et intégrons le jeu dans toutes les matières. Nous référons aussi aux choses que les élèves connaissent (ex. les animaux). L'organisation a été un tremplin dans mon parcours professionnel car elle a d'abord participé au développement de ma personnalité. Elle m'a beaucoup aidé en tant qu'enseignant. Je me sens tout à fait adéquat pour enseigner dans ce type d'environnement.

Avant, je travaillais comme bénévole l'après-midi de 15h à 18h, ce qui correspond à la période d'enseignement de l'après-midi. Nous avons l'habitude de visiter les écoles

publiques officielles pour connaître les types de problèmes qu'avaient les élèves et observer leur comportement dans la cour de récréation et dans les salles de classe. L'objectif était de voir si un enseignant ou des élèves avaient commis une agression ou encore s'il y avait présence de violence. Nous rédigeons des rapports et les envoyons à l'organisation à laquelle les milieux étaient associés. Nous avons remarqué que de telles situations existaient également dans les classes des écoles publiques. Il y a eu aussi des cas de violence et de harcèlement sur des filles qui rentrent chez elles la nuit. Quant à l'administration, elle n'était pas sérieuse dans sa volonté de gérer tous ces problèmes, surtout ceux qui se déroulent l'après-midi. J'ai toujours l'impression que le système d'éducation de l'après-midi est moins bon, comme si l'interaction avec des élèves syriens n'était pas prise au sérieux.

Je constate dans l'enseignement offert aux jeunes syriens certaines injustices. Il y a des problèmes d'inscription, de violence et de pression. L'État n'a toujours pas apporté de solutions... Lors de réunions, j'ai suggéré que les enseignants syriens enseignent aux élèves syriens l'après-midi en échange de salaires inférieurs à ceux des enseignants libanais. Ainsi, peut-être que la prochaine génération de diplômés sera meilleure. J'ai eu une élève de Homs qui s'est très bien distinguée malgré ses mauvaises conditions de vie à la maison. Certains ont réussi leurs études et ont voyagé à l'étranger. Dans la lignée des circonstances qui complexifient la réalité des élèves réfugiés, j'ai eu une rencontre avec un parent que je qualifierais d'intellectuel. Il me disait ne pouvoir inscrire son fils dans aucune école. Ce type de problème m'attriste. Il n'y a pas sa place dans les écoles. Pour pallier cette situation, j'ai suggéré que des enseignants syriens soient embauchés et qu'ils enseignent aux réfugiés. Ils doivent jouer un rôle dans l'enseignement aux élèves syriens. Je crois que, même si ce n'est qu'un rôle de supervision, ça améliorera beaucoup la situation. En tant qu'enseignant syrien, les élèves acceptent mes conseils et mes remarques. Je me suis rapproché d'eux puisque nous avons fait des voyages ensemble et que j'ai échangé avec eux.

Je crois qu'il est important qu'un enseignant syrien enseigne à des élèves syriens, d'autant plus que ces élèves dans les écoles publiques viennent de régions différentes. Il y a des élèves de Homs et des élèves d'Al Gouta. Par exemple, je viens d'une région différente de celle de certains de mes élèves. Ils trouvent alors parfois que mon accent est différent.

Parfois, il y a des cas d'intimidation de la part des enseignants sur des élèves qui parlent différents dialectes. Dans d'autres situations, les enseignants ne comprennent pas les accents des élèves ou leur manière de s'habiller. Ces situations dans les écoles passent inaperçues parce que les enseignants sont parfois racistes. J'espère que nous, en tant que jeunes bénévoles, nous jouons un rôle de créateurs de lien dans les écoles publiques entre les enseignants, les parents et les élèves. J'espère aussi que nous aidons les directions à prendre certaines décisions.

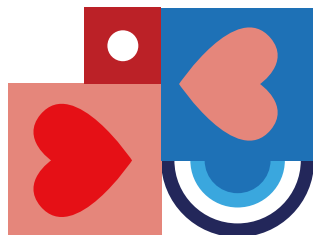
Si j'avais un conseil à donner à un autre enseignant, je lui dirais d'être prêt à accepter tout ce qui se passe devant lui, dans sa classe. Comme je l'ai mentionné, les programmes de développement professionnel que j'ai suivis ont beaucoup changé ma personnalité. Dans le cadre de ces programmes, nous suivions des cours de relaxation et des cours de danse. Nous avons été entraînés à intervenir dans de nombreuses situations. Les enseignants doivent se familiariser avec les méthodes et les technologies d'enseignement modernes telles que l'enseignement à distance. Ils doivent aussi être très patients et traiter les problèmes qui surviennent entre les élèves.

En terminant, il est important pour moi de parler de qui se passe ici parce que je me soucie beaucoup des problèmes associés à l'éducation et que j'aime travailler avec les enfants. Ayant étudié en psychologie, j'aime interagir avec les élèves et intégrer les jeux et la technologie aux objectifs éducatifs. De plus, je souhaite me spécialiser dans les difficultés d'apprentissage. Je veux trouver des moyens d'éviter les problèmes entre les élèves avant qu'ils ne surviennent. Maintenant que j'ai parlé de cette situation, j'espère que nous aurons une réponse de la part des ministères, des Nations Unies et des gouvernements afin de résoudre ces problèmes.

Molhem

Le récit de Moreed

De l'affection et de la compassion



Je suis directeur adjoint et enseignant d'éducation religieuse dans la première école privée créée pour éduquer les Syriens au Liban en 2012. J'ai eu des expériences d'enseignement en Syrie. Étant un homme religieux, j'y ai enseigné aux cycles préparatoires et secondaires dans des lycées islamiques. J'ai aussi enseigné la langue arabe et la philosophie.

Notre école a été mise sur pied il y a une dizaine d'années, au début de l'exode des Syriens vers le Liban. Certains enseignants et moi-même, qui sommes venus de Syrie, nous avons commencé ce projet. Nous avons fait du bénévolat et formé une équipe de travail avant de commencer à enseigner aux élèves syriens. Nous avons affronté beaucoup d'obstacles, comme obtenir du financement et trouver un emplacement pour l'école, mais grâce à Dieu et à beaucoup de patience, de persévérance et d'aide provenant de certains Libanais, nous avons pu obtenir un permis pour ouvrir l'école. Elle est maintenant affiliée au ministère de l'Éducation. Les certificats et les diplômes sont reconnus et accrédités.

L'école se trouve dans une ville éloignée de Beyrouth, la capitale. Ce n'est pas une ville riche. La plupart des gens travaillent dans l'armée ou dans la gendarmerie. La ville est située près de la campagne syrienne. Nous avons donc plusieurs élèves qui viennent de ces milieux. Notre école, bien qu'elle soit privée, n'exige aucuns frais de scolarité. Elle est gratuite grâce à des dons de charité. Nous avons environ 300 élèves, ce qui correspond à la capacité du bâtiment. Nous avons des classes de la maternelle à la neuvième année

où nous adaptons le programme officiel libanais en anglais. Depuis deux ans, en raison de la bonne réputation de l'école dans la région, nous avons commencé à intégrer des élèves libanais. Cette intégration s'est bien déroulée, grâce à Dieu.

Nos enseignants sont syriens et libanais. Ils ont tous suivi plusieurs cours et suivent encore des formations dispensées par les organisations de soutien ou par l'école afin d'être bien outillés. Chaque année, nous proposons des cours sur la communication entre les enseignants et les élèves ainsi que sur la gestion de classe. Cette année, nous avons proposé de nombreux cours sur l'apprentissage à distance, les problèmes qui y sont associés ainsi que ses avantages. La plupart de nos enseignants sont constamment en contact avec nous pour discuter des stratégies pour bien traiter les élèves. Cela fait en sorte que, peu importe qu'ils soient syriens ou libanais, leur relation avec les élèves est relativement la même, sauf que quelques enseignants syriens comprennent plus la réalité des élèves syriens.

J'ai choisi de raconter deux situations : l'une est positive et l'autre est négative. Je souhaite commencer par la situation négative.

Une élève de première année (7-8 ans), nous a rejoints en 2016. Ses sœurs aussi étaient à l'école. Elles étaient originaires d'une ville syrienne où elles avaient vécu une partie de la guerre. Cette élève était très intelligente. Cependant, après deux jours de fréquentation scolaire, elle a développé une peur envers l'école. La raison nous était inconnue. Peut-être s'agissait-il de quelque chose qui

avait eu lieu à la maison. Elle ne voulait ni aller à l'école, ni apprendre de la maison. J'ai demandé aux parents la raison de ce refus. Ils m'ont répondu qu'elle s'intéressait aux études, mais qu'elle ne voulait pas aller à l'école. Elle était prête à tout faire pour ne pas aller à l'école. Elle ne voulait pas non plus fréquenter un autre établissement. Au départ, elle voulait aller à la même école que ses sœurs. Cependant, une fois en classe, elle devenait une autre personne et ne voulait plus apprendre. Parfois, à l'école, elle faisait semblant d'être inconsciente ou encore d'avoir peur de quelque chose. Je me suis assis avec elle et j'ai essayé de me rapprocher d'elle. Elle était intelligente et adorait apprendre, mais elle ne voulait pas aller à l'école. J'ai appelé sa famille et j'ai dit à ses parents de la laisser rester chez elle cette année. Nous allions réessayer l'année suivante. Sa famille l'a emmenée chez des psychiatres mais, malheureusement, les résultats n'ont pas été satisfaisants. J'étais très affecté par le fait qu'elle ne puisse pas apprendre à l'école. Cette enfant avait des sœurs qui performaient très bien en troisième et en neuvième année, mais elle voulait apprendre à la maison. L'éducation est obligatoire, mais nous ne pouvons pas mettre de pression sur la jeune fille en la forçant à venir à l'école. Pour nous, il ne s'agit pas d'un abandon scolaire facultatif, mais plutôt d'une condition psychologique. Aujourd'hui, cette élève a 12 ans. Elle aime étudier à domicile, mais elle ne veut toujours pas venir à l'école.

En raison de son jeune âge, je n'avais pas discuté avec elle de son vécu en lien avec la guerre. Elle ne pouvait pas parler d'un tel sujet. Je crois néanmoins que son problème résultait des missiles, de la guerre et de la fuite de sa famille hors de leur pays. C'est commun chez la plupart des Syriens. À l'époque, j'étais directeur. J'ai donc traité ce problème en tant que directeur. J'ai essayé différents moyens. Je suis allé chercher de l'aide auprès d'organisations qui s'occupent des élèves ou qui fournissent un soutien psychologique, mais cette fille était un cas très spécial. J'ai lui ai offert tout ce qui était possible de lui offrir pour qu'elle obtienne le soutien nécessaire. Je lui ai offert toutes les ressources disponibles, mais les parents se sont découragés et ils ont abandonné.

Je me sens triste vis-à-vis de cette situation. Une telle élève aurait dû être excellente. Elle a aussi un frère très studieux qui s'est inscrit à l'école au début de l'exode, alors que nous étudions le programme syrien. Ce frère distingué a malheureusement quitté l'école pour travailler et aider son père. Bien sûr, ces cas existent en abondance. Beaucoup d'élèves, une fois âgés de 14 ou 15 ans quittent l'école et préfèrent aider leur famille. Ces situations ne seraient pas aussi nombreuses si nous étions en Syrie. Les parents que nous rencontrons valorisent l'éducation et préfèrent que leurs enfants étudient. Certains élèves ont atteint le niveau secondaire. Nous avons eu une élève de troisième année qui

Je crois néanmoins que son problème résultait des missiles, de la guerre et de la fuite de sa famille hors de leur pays.

allait bien, mais qui a arrêté ses études lorsqu'elle est arrivée en cinquième année. Au début, je pensais que c'était à cause de l'argent. Nous avons effectué un suivi. Nous avons offert une aide financière à la famille, mais le père a dit que sa fille était devenue adulte et qu'elle ne devait plus aller à l'école. C'était une famille bédouine et cela fait partie de leur culture et de leur mode de vie.

L'autre situation que je souhaite raconter est plus positive que la première. Elle implique un élève d'environ 10 ans qui s'est inscrit à l'école en 2013. Je me rappelle que la première fois que je l'ai rencontré, il avait à la main un certain type d'eczéma que nous appelons la pilule d'Alep. C'est quelque chose qui apparaît à la suite d'un choc psychologique tel que la terreur ou l'agitation. La situation de cet élève était assez tragique. Son père était détenu et nous ne savions rien de lui. À première vue, cet élève était misérable et ne pouvait rien faire. Il s'est toutefois avéré être un élève exceptionnel. Il a avancé dans ses études, en sciences, bien que sa mère soit veuve et que sa famille n'ait pas de revenu. Ils vivaient d'aide. J'étais conscient de sa situation donc je l'ai considéré comme un de mes élèves. Je lui ai fourni toute l'aide dont il avait besoin. Il avait deux sœurs plus âgées que lui qui avaient atteint la huitième année en Syrie, mais qui avaient quitté leurs études après la guerre. Elles aimaient beaucoup la connaissance et les études. Je considérais cet élève comme relevant de ma responsabilité et il ressentait la même chose.

Il y a deux ans, l'enseignant d'arabe a demandé aux élèves d'écrire sur un personnage qu'ils admiraient et qu'ils voulaient imiter. En d'autres mots, ils devaient écrire sur leur idole. L'élève a rédigé une production écrite

où il remerciait tous ses enseignants. En s'attardant un peu, nous comprenions que le texte m'était adressé. Il me décrivait dans son texte : une description externe, interne et morale J'en étais très heureux. Je suis heureux que nous soyons porteurs d'une mission. Nous construisons une personne. Cette personne fait partie de nous et nous faisons partie d'elle. Le processus d'éducation ne se limite pas à l'éducation ou à ce que l'élève doit lire et écrire. Ça ne se limite pas non plus à l'amener à se trouver un emploi. C'est plutôt le processus de construction d'une attitude, d'une personnalité, d'une génération et d'une société. C'est grâce à Dieu que nous avons réalisé ce projet. C'était un projet de mission éducative et morale.

Nous n'abordons pas vraiment avec les élèves leurs souvenirs de guerre. En tant qu'enseignants, nous n'aimons pas aborder les sujets qui peuvent avoir des effets négatifs sur les élèves. Par exemple, si nous parlons de détenus, il est possible que le père ou le frère d'un élève soit détenu et que nous ne sachions rien sur eux. Il se peut aussi qu'ils aient un frère qui ait été martyrisé ou encore que l'un des membres de leur famille ait un handicap à cause de la guerre. Nous évitons d'aborder ces sujets afin de préserver les sentiments des élèves et leur situation. Nous ne voulons pas créer de confusion parmi eux. Il est arrivé, une fois, que certains élèves écrivent des phrases politiques opposées à un courant. Immédiatement, nous avons corrigé le problème. Nous leur avons fait comprendre que l'école est un lieu de savoir et de connaissance et que les différences de position doivent être abandonnées et laissées ailleurs.

Ayant enseigné en Syrie avant la guerre, je suis en mesure de voir une différence chez mes élèves ayant vécu la guerre. L'élève qui apprend actuellement avec nous, bien qu'il subisse une pression psychologique, matérielle et sociale, est déterminé à récupérer ce qu'il a raté. De nombreux élèves syriens ont raté une ou deux années d'études et beaucoup d'entre eux sont des exemples de

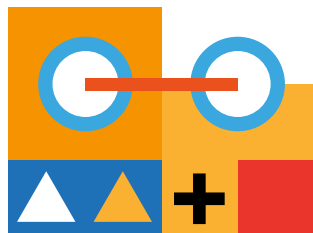
persévérance, ici et dans d'autres pays. Plusieurs de ces élèves sont excellents. Par exemple, le premier élève de la région, un Syrien, est maintenant en Allemagne pour continuer ses études de troisième cycle. Un autre est actuellement dans une université américaine et il a été classé en deuxième rang dans notre région. Grâce à Dieu, nous avons des élèves qui se distinguent. Je perçois chez eux une réaction positive par rapport à leurs études. Ils se sont déplacés, ils doivent réussir et travailler! Ils ne sont pas moins bons que les autres mais ils rencontrent plus de défis.

Si j'avais à donner un conseil à un nouvel enseignant dans ce contexte social, je lui dirais de réagir de manière fraternelle avec les élèves. Je lui dirais de les traiter avec gentillesse et humanité. Il est déjà arrivé que nous rencontrions des enseignants autoritaires. Cette attitude n'est pas acceptable. Elle est même interdite à l'école. Tout langage inapproprié est interdit. À l'école, nous sélectionnons des enseignants qui ont un degré élevé de bonne conduite et d'éthique. Par ailleurs, je l'inciterais à réagir avec affection et amour. Le processus éducatif n'est pas une imposition, c'est de l'affection et de la compassion. Il faut que l'élève soit en bons termes avec son enseignant. Il ne faut pas que la relation soit teintée de tensions.

Pour moi, la personnalité de l'enseignant a plus d'impact que le contexte d'enseignement. J'ai enseigné dans des écoles, dans des collèges et dans des lycées libanais pendant plusieurs années, comme en Syrie. Je me rends compte que tout enseignant ayant un niveau élevé de professionnalisme et d'éthique réussira à réaliser sa mission, peu importe le contexte. Ce qu'il faut mettre de l'avant en enseignement, c'est notre mission. Les aspects techniques viennent en deuxième, malgré qu'ils soient aussi importants. Un bon enseignant va s'adapter à l'environnement dans lequel il se trouve, et ce, avec les méthodes d'enseignement appropriées.

Moreed

Penser aussi au bien-être des enseignants



L'école où j'ai enseigné pendant quatre ans et dont je souhaite parler est située au Liban dans une région qui n'est pas très pauvre. Les familles vivent dans des maisons louées. L'école était auparavant affiliée au ministère libanais de l'Éducation. Cependant, elle a été abandonnée par celui-ci par manque d'intérêt lorsque la guerre en Syrie et le déplacement de la population ont engendré un grand nombre des réfugiés. Le bâtiment était devenu inopérant en tant qu'école. Il est abandonné et ces frais de rénovation ne sont pas couverts par le Ministère.

Nous avons obtenu l'approbation des autorités concernées et avons rouvert l'école. Elles nous ont permis de l'utiliser à des fins éducatives. Je ne travaillais pas dans cette école au moment de sa réouverture, mais les premiers enseignants m'ont raconté comment cela se passait. Ils ont raconté de quelle manière ils ont nettoyé et préparé les lieux pour accueillir les élèves. Ce sont maintenant les ONG qui soutiennent l'école. Les plus gros obstacles que rencontrent ce type d'écoles sont les salaires du personnel et les dépenses associées à la papeterie.

L'école accueille uniquement des élèves syriens. Elle fonctionne avec deux quarts de travail : l'un le matin et l'autre le soir. En pleine crise, nous avions près d'un millier d'élèves répartis de la première à la neuvième année. Nos élèves de neuvième année ne peuvent pas passer les examens officiels dans notre école. Nous en avons informé les parents. Nous avons conclu un accord avec l'un des instituts privés de la région afin que les élèves fassent les examens officiels selon un statut dit libre. Ils s'inscrivent

donc pour faire les examens, par l'intermédiaire de cet institut, afin d'obtenir des certificats officiels. Une fois qu'ils ont postulé via l'institut, il n'y a pas de problème pour obtenir ces certificats.

Nous utilisons l'ancien nom de l'école pour délivrer des certificats aux élèves. Un parent s'est déjà rendu au ministère pour transférer son fils dans une autre école. Le fonctionnaire du ministère lui a répondu que cette école était fermée. Le certificat n'était donc plus valide et le fonctionnaire ne pouvait pas transférer son fils. Nous avons fait l'objet d'une enquête à cause de cette affaire et depuis, nous avons changé le nom de l'école.

À l'origine, j'étais enseignant en Syrie où j'ai pratiqué pendant deux ans. Puis, j'ai travaillé dans plusieurs écoles libanaises. Le contexte social y était très simple et nous avons beaucoup traité de diverses questions avec les parents en communiquant avec eux. Nous pouvons facilement résoudre les problèmes en travaillant ensemble. Par exemple, il est possible d'intégrer rapidement en deuxième année un élève qui n'a pas fait de première année. Même si l'enfant pleure et se sent harcelé, nous pouvons y parvenir.

La situation que je souhaite raconter est survenue en 2016. J'enseignais alors en sixième année. Deux nouvelles élèves, des sœurs, se sont jointes à notre école. L'une des deux était plus âgée que l'autre, mais dans les écoles de réfugiés, c'est normal que l'âge ne corresponde pas au niveau scolaire de l'élève. Elles présentaient des difficultés en anglais. Cette situation est répandue en Syrie. Nous avons

un peu de difficulté avec cette langue. Ces deux élèves m'ont dit : « Monsieur, ce niveau est trop élevé. Nous ne pouvons pas suivre la classe. » La solution était la suivante : je leur ai promis que, quelle que soit la note qu'elles obtiendraient aux tests d'anglais, je serais indulgent avec elles et je les enregistrerais comme ayant réussi. Elles n'échoueraient jamais, mais à une condition : elles devaient faire de leur mieux. Je ne voulais pas que ces étudiantes quittent l'école à cause de leurs difficultés en anglais.

Ces deux élèves ont surpassé cette épreuve. Leur niveau d'anglais s'est beaucoup amélioré. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé par la suite, mais je n'oublierai jamais cette situation. Elle touche à plusieurs dimensions du rôle de l'enseignant. En effet, nous pouvons aider l'élève, lutter contre le décrochage, motiver l'élève à fréquenter l'école et à surmonter les difficultés. Si cette situation survenait à nouveau, je referais la même chose, tout en l'améliorant.

En Syrie, il m'était déjà arrivé la même chose. À l'époque, un élève de onzième année était venu me voir pour me dire que son anglais était faible. Je lui avais dit que puisqu'il était en onzième année et qu'il allait passer au baccalauréat où la langue anglaise est très importante, je n'allais pas lui créer d'obstacle. Les gens peuvent vivre sans la langue anglaise, mais c'est une chose importante pour la vie professionnelle. Cet élève est malheureusement décédé pendant la guerre.

Je crois qu'il faut choisir nos méthodes d'enseignement pour s'adapter au contexte et aux élèves. J'ai obtenu une maîtrise universitaire en enseignement de l'anglais en utilisant des chansons et des jeux. Cela signifie que les méthodes d'enseignement traditionnelles doivent changer pour pouvoir libérer notre imagination. En tant qu'élève, j'ai vécu des violences et des châtiments corporels. Il m'a fallu quatre ans pour me débarrasser de ces souvenirs. De plus, les méthodes d'évaluation traditionnelles qui font trop de pression aux élèves doivent changer. Ce contexte crée de la pression. Je me souviens de mon propre stress le jour de l'examen du baccalauréat. Je ne pouvais ni manger ni boire avant l'examen... Je dois fournir un effort personnel pour m'adapter et changer les habitudes que j'ai apprises (ex. punir physiquement les élèves). Je me suis développé professionnellement dans les dernières années. J'ai suivi de nombreux ateliers de formation aux méthodes modernes d'enseignement ainsi que de nombreux cours pour faire face aux difficultés d'apprentissage. Nos élèves faisaient face à d'importants problèmes d'hyperactivité et à des difficultés d'apprentissage (ex. dyslexie). Nous rencontrions aussi des difficultés au niveau du système d'enseignement. Nous avons un gros problème avec le décrochage scolaire parfois à cause de mariage d'élèves mineur(e)s.

Si j'avais à prodiguer un conseil à un autre enseignant, je lui dirais de se mettre à la place de l'élève et d'essayer de le rejoindre pour identifier ses problèmes. Il est important de connaître les conditions de vie des élèves puisqu'il y a parfois des cas de maladie dont les parents ne nous ont pas parlé. Par exemple, nous avons déjà eu des élèves qui devaient aller souvent aux toilettes. J'ai vu un élève uriner sur lui-même parce que ses parents ne nous avaient pas dit qu'il devait aller aux toilettes fréquemment. Un autre élève souffrait d'un manque d'oxygène, provoquant chez lui de la somnolence et de la léthargie. Cette condition faisait en sorte qu'il n'aimait pas participer. Parfois, l'enseignant s'énervait de ce comportement mais il ne savait pas que l'élève souffrait d'une maladie.

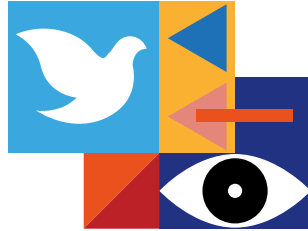
Je veux soulever un point important selon moi. Au début, nous frappions à la porte des maisons pour dire aux gens qu'une école accueillait des réfugiés. C'est de cette manière que 120 élèves se sont inscrits à l'école au début de l'année 2014. Après cela, nous avons pris conscience de l'importance d'inscrire les élèves dans les écoles publiques. Nous encourageons donc les parents à inscrire leurs enfants dans ces écoles. Nous participons ainsi à une sensibilisation communautaire. Cette situation fait en sorte que beaucoup d'élèves se sont inscrits après le baccalauréat et ont pu fréquenter l'université grâce à des bourses qui les aident. D'autres élèves fréquentent maintenant des écoles soutenues par des associations.

J'ai personnellement vécu une autre situation dont j'aimerais parler car elle est très importante pour moi. Les organisations et les institutions se concentrent toujours sur le développement psychologique de l'élève. C'est une bonne chose, mais l'enfant oublie rapidement les incidents du passé et améliore son état psychologique en vivant dans sa nouvelle réalité. Les associations négligent souvent l'état psychologique de l'enseignant.

**Nous vivons dans
la peur et dans
l'obsession de
perdre notre
emploi à tout
moment.**

Le récit de Rania

Leur donner de l'espoir



Je travaille dans une petite école primaire qui accueille des élèves de la première à la huitième année. L'école offre aussi le brevet libanais. Elle est considérée comme une école performante dans la région. Au début, nous utilisions le programme syrien, mais nous avons découvert qu'il était inutile : il enseigne l'anglais comme langue seconde alors qu'au Liban, les écoles publiques enseignent le français et les écoles privées enseignent l'anglais. Nous avons donc adopté le programme libanais arabisé auquel nous avons ajouté la langue anglaise comme matière. De cette manière, les élèves qui le désirent peuvent s'inscrire dans une école privée sans problème.

Je suis convaincue que l'utilisation du curriculum libanais n'affecte pas nos élèves négativement. J'enseigne ce programme, mais je parle aussi toujours de mon pays. Par exemple, je demande à mes élèves de décrire une ville ou un endroit spécifique du Liban tout en leur mentionnant un endroit qui lui ressemble en Syrie. Je leur parle et je leur raconte l'histoire de leur pays. Je suis personnellement convaincue que le fait de mettre les élèves au courant de l'histoire, de la politique et de l'économie de la Syrie, leur pays, est une bonne chose. Je pense aussi qu'il est important qu'ils soient familiers avec l'histoire et les cultures d'autres pays comme le Liban, puisque c'est là que nous vivons. Donc, si j'enseigne quelque chose sur le Liban, j'enseigne son équivalent syrien. Je dis néanmoins à mes élèves que, comme nous vivons au Liban, nous devons étudier l'histoire libanaise.

Notre école a débuté avec 250 élèves. Ce nombre a progressivement augmenté et cette augmentation s'est accélérée lorsque nous avons ajouté la septième et la huitième année. Tous nos élèves sont syriens. Un certain nombre d'entre eux sont des réfugiés qui n'ont pas pu rejoindre les écoles publiques de la région. Ils n'y ont pas eu accès parce qu'ils n'avaient pas les documents officiels nécessaires.

Ce sont de bonnes personnes qui ont mis sur pied l'école où je travaille. Nous avons du soutien tel que des salaires pour les enseignants ainsi que du financement pour le matériel scolaire et, parfois, pour aider les élèves. Cependant, il arrive des moments où nous n'avons plus de ressources. Alors, l'école n'arrive pas à verser un salaire aux enseignants ou encore à payer le chauffage et la papeterie. Nous continuons quand même à faire notre travail. Je tiens à remercier l'association qui nous a offert un soutien continu et qui aide nos élèves dans leur cheminement scolaire.

Je suis enseignante depuis le début des années 2000. Auparavant, j'ai enseigné en Syrie pendant dix ans. J'ai rejoint cette école il y a cinq ans. Je me souviens avoir travaillé avec mes collègues, tous originaires de Syrie, pendant un an, en nous disant : « Si Dieu le veut, l'aide arrivera. Si Dieu le veut, nous serons aidés. » Nous avons passé une année sans ressources. Nous avons surmonté les difficultés et nous avons enseigné aux enfants. Le personnel éducatif a continué à remplir ses tâches.

Tu vois, nous vivons tous dans des tentes.

J'ai déjà enseigné dans des conditions normales où chaque élève avait sa maison. Maintenant, j'enseigne dans des conditions différentes. Les élèves ont parfois honte de dire qu'ils vivent dans des tentes. Je commence donc toujours en me présentant et en leur disant que je vis comme eux, dans un camp et que j'ai une tente. C'est un fait. C'est notre destin, mais nous devons être forts. Cela fait en sorte qu'il y a, bien sûr, une différence entre un élève réfugié et un élève vivant dans des conditions normales. L'élève réfugié n'est certainement pas à l'aise psychologiquement. J'ai, par exemple, une élève de cinquième année à qui j'ai demandé de décrire la maison dans laquelle elle vivait. Cet exercice fait partie du programme. J'avais en fait demandé à tous les élèves d'écrire un texte décrivant leur maison. Combien de pièces possède-t-elle? Est-elle petite ou grande? Mon élève était triste et a refusé d'écrire son texte. Je lui ai demandé en privé pourquoi elle était triste. Elle m'a dit qu'une de ses camarades vivait dans une maison et qu'elle pouvait donc écrire son texte, alors qu'elle vivait dans une tente. Elle m'a dit que sa camarade lui avait raconté avoir une chambre pour ses parents et une salle à manger. Elle, elle n'avait pas de maison. C'est pour cette raison qu'elle refusait d'écrire son texte. J'ai commencé par lui dire que, si elle ne faisait pas le travail, elle ne serait pas notée et que cela ferait diminuer sa moyenne. Je lui ai ensuite demandé si elle avait honte de vivre dans une tente. Elle m'a dit qu'elle avait honte de le dire devant ses camarades. Je lui ai confié que, moi aussi, je vivais dans une tente et que ma cuisine était petite. J'ai plaisanté avec elle en lui disant que si je voulais acheter une grande cuisinière, je n'aurais pas de place où la mettre. Je lui ai raconté que, lorsque je prépare mes cours, mes enfants prennent mon papier et mon stylo. Nous vivons tous au même endroit et je n'ai pas de problème avec ça. Je suis fière. J'ai dit à cette élève de demander à sa famille de lui parler de la maison dans laquelle ils vivaient avant la guerre. Je lui ai aussi dit que, si Dieu le veut, nous allions un jour revenir dans notre pays et qu'elle pourrait alors choisir sa chambre dans sa maison. Je lui ai fait sentir que ce que nous vivons est normal et que, même si nous vivons avec notre famille dans une tente, c'est une belle chose.

Finalement, elle a décrit sa tente dans son travail. J'ai senti qu'elle acceptait sa réalité. Ce qui l'a encouragée, c'est que je lui ai dit qu'elle n'était pas obligée de lire son travail devant ses camarades. Au moment du partage, tous les élèves ont lu leur travail. Ils avaient tous écrit qu'ils vivaient dans une tente. J'ai alors dit à mon élève : « Tu vois, nous vivons tous dans des tentes. » Ça l'a encouragée et ça l'a rendue heureuse. C'est triste parce que certains de nos élèves sont nés et ont grandi dans une tente. Ils ne savent pas ce qu'est un salon, une salle de télévision, une salle à manger ou une chambre.

Cette situation m'a grandement affectée. Elle montre l'impact négatif qu'a l'exode sur nos enfants et sur nos élèves et combien cela a des effets psychologiques sur les adultes comme sur les enfants. Dans des situations comme celle que j'ai vécue avec cette élève, j'ai envie de pleurer, mais je ne peux pas le faire devant les élèves. Je prends donc une profonde inspiration et je leur dis que de vivre dans une tente ne les déprécie pas. Nous vivons tous dans une tente mais, un jour, nous retournerons chez nous. Je m'attendais néanmoins à ce type de réaction en raison des différences sociales qui existent entre les élèves. Certains n'ont pas de maison, d'autres en ont une, mais elle est petite, etc. Aborder ce sujet avec mes élèves m'a permis de normaliser la chose, comme ça a été le cas avec mon élève. Certains élèves se sentent opprimés, mais ils ne le disent pas. J'ai donc parlé en groupe, avec tous les élèves, pour aborder le fait que certains d'entre eux n'avaient pas de maison. J'ai alors donné mon exemple. Je le fais constamment, même lorsque ce n'est pas toujours le cas. Cela permet de leur donner un sentiment de sécurité. Certains élèves considèrent leur enseignant comme un modèle. Par exemple, il m'est arrivé de leur dire que j'avais aussi déjà eu des notes faibles, mais que je m'étais reprise par la suite pour améliorer mon niveau et que cela m'avait permis de devenir meilleure.

Si j'avais à reprendre ce travail avec mes élèves, je choisirais à nouveau ce sujet. Il me permet de voir ce qu'ils pensent de leur maison et de l'endroit où ils vivent. Cela me permet de savoir s'ils sont timides à ce propos ou encore si leur situation les rend tristes. Certains élèves sont satisfaits de leur tente, d'autres en ont honte. Il faut essayer de résoudre le problème et de briser la honte associée au domicile.

Nous enseignons à des élèves provenant de différentes régions et de différents environnements. Nous avons donc été témoins de nombreuses situations et, chaque fois, nous tentons de les transformer en messages éducatifs. J'ai vécu de nombreuses situations, mais j'ai choisi d'en raconter une dont j'ai pu extraire un message éducatif ainsi qu'un objectif. L'année dernière, j'avais deux élèves de septième année : Dina et Dia. Elles étaient très bonnes amies et étaient toujours ensemble. Elles ne se séparaient jamais, elles s'assoiaient ensemble et parlaient ensemble. Le jour

très surprise. Elles se sont mises à échanger des regards hostiles. J'ai demandé pour qui motivait ce changement de comportement. Un élève m'a répondu que l'une des deux avait révélé le secret de l'autre et que cela avait créé un gros conflit entre les deux filles. Nous étions à ce moment en classe d'anglais. Ce cours comporte une compétence qui est celle de l'expression écrite. J'ai alors demandé aux élèves d'écrire un texte sur l'amitié, le dévouement et l'honnêteté. Je leur ai demandé de former des équipes de travail de deux ou trois élèves. J'avais l'intention de mettre ces deux élèves en équipe pour indirectement les forcer à travailler ensemble. Bien sûr, au début, elles ont refusé. Je leur ai expliqué que c'était obligatoire et que la rédaction du travail était obligatoire pour tout le monde. Les élèves ont eu une semaine pour se préparer. Au début, je leur ai parlé de l'importance de l'amitié et du dévouement. Puis, j'ai demandé aux deux élèves de présenter leur texte devant la classe. Au début, il y a eu du dégoût mais, rapidement, elles ont coopéré et ont présenté leur texte à la classe. À la suite de cet exercice, les deux élèves sont redevenues amies et ont recommencé à s'asseoir l'une à côté de l'autre. Elles ont apprécié le fait que j'aie demandé ce travail expressément pour elles. Elles m'ont dit s'être réconciliées à la suite de ce travail et m'ont remerciée.

Lorsque je me suis rendu compte de leur changement de comportement, j'ai senti que je ne pouvais pas rester devant ce problème sans intervenir. C'est un peu comme avec mes enfants : j'essaie de résoudre leurs problèmes. Ces élèves sont en classe avec nous pendant six heures et ils sont avec leurs parents pendant un autre six heures. Nous ressentons ce que les élèves vivent et les besoins qu'ils éprouvent. Cela contribue à augmenter leur amour pour l'école. J'ai des élèves qui me font beaucoup confiance et qui me révèlent leurs secrets.

Nous discutons fréquemment des questions qui touchent la guerre, la mort et notre retour. Nous amenons des exemples tirés des réalités de nos vies. Dans les travaux, nous abordons des sujets tels que « rendre visite à sa grand-mère ». Les élèves disent alors que leur grand-mère ne vit pas ici et qu'elle est dans un autre pays. Nous essayons de les consoler. Je commence en leur disant que dans notre pays, notre grand-mère vivait dans la même ville ou sur la

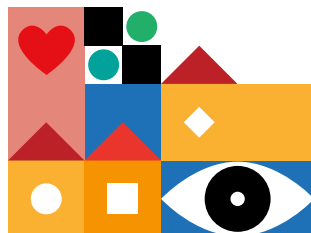
même rue. Nous posons des questions telles que « Avant la guerre, comment étaient vos maisons? ». Je leur dis alors que nous y reviendrons un jour. Dire ce genre de chose leur donne de l'espoir et les encourage à s'intégrer et à interagir. Je sens que cela leur remonte le moral. Je pense que nous devrions leur rappeler ce que nous avions avant et leur dire que nous reviendrons un jour. Ma fille a vu à la télévision une grande cuisine avec un robinet pour l'eau chaude et un autre pour l'eau froide. Elle m'a demandé : « Maman, avions-nous quelque chose comme ça en Syrie? Une grande cuisine, une salle de bain et tout ça? » Je lui ai répondu que bien sûr, nous avions tout ça.

Si j'avais à donner un conseil à une nouvelle enseignante qui aurait à travailler dans ce contexte, je lui dirais de créer un lien d'amitié avec ses élèves. Il ne faut pas leur montrer le côté de l'enseignante qui menace et qui avertit les élèves. Il faut être une amie et une mère affectueuse, tout en étant sérieuse et ferme lorsque c'est nécessaire. Une enseignante a exactement le même rôle qu'une mère. Il y a des élèves (surtout en première et en deuxième année) qui appellent parfois spontanément l'enseignante « maman » lorsqu'ils veulent son attention. Il faut donc vraiment être affectueuse avec eux. Il faut aussi être informée de la situation des élèves. Si l'une d'eux avait un cas particulier, j'en aviserais mes collègues. Par exemple, si le père d'un élève était décédé ou encore si un élève souffrait de bégaiement, j'en avertirais mes collègues.

Si j'enseignais en Syrie, je serais plus ferme. Je demanderais aux élèves d'avoir des outils et de la papeterie avec eux. Je leur demanderais d'utiliser des crayons de couleur pour faire leurs devoirs. C'est une charge financière que je ne peux pas actuellement imposer à mes élèves. Cette expérience d'enseignement m'a appris à être consciente de la réalité des élèves. Certains sont incapables de fournir le nécessaire pour répondre à leurs besoins primaires (par exemple, se chauffer ou avoir un repas). Je suis aussi maintenant plus proche de mes élèves. Il y a beaucoup de sentiments entre nous. Je leur apporte un sentiment de sécurité ainsi que de la joie. Certains élèves se trouvent une place à l'école. Pour d'autres, c'est plus difficile. Lorsque je sens la joie dans leurs yeux, cela me remplit de joie. Si Dieu le veut, tous les élèves trouveront leur place à l'école.

Rania

L'école comme une maison pour les élèves



J'enseigne à des élèves âgés entre 12 et 14 ans qui sont en sixième, septième et huitième année, dans une école privée nouvellement inaugurée. L'école accueille des élèves libanais et des élèves syriens, dans des proportions à peu près égales. La situation que j'ai choisi de raconter s'est déroulée en septième année. Elle est survenue très récemment. Je pensais raconter une autre situation, mais je trouve celle-ci très importante. Je sens que je dois la partager parce que c'est un événement qui peut arriver dans plusieurs milieux au Liban et, en particulier, dans les écoles.

J'ai été surprise de constater qu'une élève syrienne avait décidé de laisser tomber l'école. Ce n'était pas la décision de sa mère, mais la sienne. Elle ne participait plus aux enseignements à distance¹. Je suis allée voir la directrice pour en savoir davantage. J'ai été étonnée d'apprendre que la jeune fille avait décidé de quitter l'école. Alors, le soir venu, j'en ai parlé avec sa mère qui m'a répondu que c'était parce qu'elle avait échoué tous ses cours. Je lui ai demandé si, selon elle, c'était une bonne raison de laisser tomber l'école. Elle m'a répondu que oui. Je pense que la culture familiale jouait un rôle dans la décision. Les élèves syriens ont affronté la guerre et ont commencé à considérer que toute perte ou tout échec dans leur vie est secondaire par rapport à tout ce qu'ils ont déjà vécu. Quand ils ont une perte ou un échec de plus, en quelque sorte, il faut juste l'accepter. J'ai parlé sérieusement avec la mère de la jeune fille. Je lui ai fait comprendre que sa fille était en train de commettre un crime contre elle-même en quittant l'école. J'ai demandé à la mère quel était son rêve lorsqu'elle était jeune, que voulait-elle devenir? Elle m'a répondu qu'elle rêvait de devenir enseignante. Je lui ai alors

demandé pourquoi elle n'avait pas réalisé son rêve? Elle m'a répondu que sa famille ne le lui avait pas permis. Sa fille rêvait pour sa part de devenir avocate. Je constatais qu'elle faisait en quelque sorte avec sa fille la même chose que ses parents avaient fait avec elle. Je lui ai demandé si elle se rendait compte qu'elle répétait le même processus avec son enfant? Je lui ai dit que ce que sa fille vivait, ce n'était pas un échec. J'ai décidé d'insister dans ma discussion sur les côtés sensibles de la mère : l'accomplissement de ses rêves. Je lui ai expliqué ma manière de voir les choses. Je lui ai fait comprendre que les femmes libanaises et syriennes doivent surmonter plusieurs obstacles pour réaliser leurs rêves. Je lui ai conseillé d'apprendre la liberté à sa fille. De plus, je lui ai présenté de nouveaux concepts, comme le droit à l'éducation et l'importance de connaître les priorités dans notre vie. Je crois que je l'ai initiée à ces concepts. J'ai discuté avec la mère de la manière dont les femmes syriennes et libanaises sont soumises à la pression d'un système patriarcal. J'ai insisté jusqu'à ce que je commence à penser que c'était peut-être plutôt le père qui voulait que sa fille quitte l'école.

¹ Dans le contexte actuel, l'enseignement est fait à distance. Le contexte pandémique et les études à distance ont fait en sorte que certains enfants n'ont pas pu étudier pendant deux mois.

L'élève est revenue à l'école deux jours plus tard. Elle est venue me voir pour me remercier d'avoir convaincu sa mère. Je lui ai demandé si c'était elle qui avait souhaité laisser tomber l'école. Elle m'a répondu qu'elle ne pensait pas pouvoir surmonter son abandon de l'école. Je lui ai alors raconté les histoires de nombreuses femmes fortes telles que celle d'Oprah Winfrey, la célèbre présentatrice. C'est l'histoire inspirante d'une jeune fille du même âge qu'elle qui a surmonté les obstacles qui se sont présentés à elle et qui a su réaliser son rêve. Je sentais que cette élève avait peur. Elle se demandait ce qui lui arriverait si elle échouait, si elle n'y arrivait pas. Je lui ai répondu que nous sommes à l'école pour apprendre et pas uniquement pour réussir.

Elle est revenue à l'école. Elle était d'un niveau très faible par rapport à mes autres élèves. Au bout d'un certain temps, elle m'a rendu un devoir sans faute et rédigé dans une écriture claire! Je lui ai demandé si elle avait eu recours à l'aide d'une autre personne. Elle m'a répondu que non. Elle m'a dit qu'elle aimait travailler. À ce moment, j'ai réalisé que le rôle de l'enseignant ou de l'enseignante est similaire à celui d'un parent. Je souhaitais que l'école devienne la maison de cette élève.

Le lendemain, elle m'a posé une question qui m'a surprise. Elle m'a demandé : « Dieu tient-il responsable la personne qui mémorise le Coran alors qu'elle est analphabète parce qu'elle ne sait pas lire? » Cette élève qui ne voulait pas apprendre a développé le désir de lire après que je lui aie parlé du Prophète et du fait qu'il était analphabète (il ne savait ni lire ni écrire). Elle s'est mise à m'envoyer des versets du Coran pour les apprendre et les réciter. Elle était fière d'elle-même. Je me suis alors rendu compte qu'elle manquait simplement de confiance en elle-même.

De mon côté, je ne considérerai pas avoir réussi avec cette élève avant de la voir devenir avocate. Je considérerai cela comme un accomplissement. Je vais continuer à la

Il n'y a aucune loi qui protège les élèves ou qui assure leur droit à la scolarité et à l'éducation.

suivre, même si je ne suis plus à cette école. Je veux la suivre pour qu'elle réalise son rêve parce que, pour moi, il n'y a rien de plus beau qu'une personne qui est fière d'avoir connu une réussite.

Je ne remets pas en question mes actions ni la manière dont j'ai agi dans cette situation. Si je n'étais pas convaincue de mes stratégies depuis le début, je ne les aurais pas appliquées. Lorsque j'ai appris que cette élève avait quitté l'école, je me suis fait la réflexion que le monde n'a plus besoin de filles faibles et vulnérables. En tant que jeune fille libanaise, je vis dans une société qui m'opprime, bien que je possède un minimum de culture. Je fais face à beaucoup de pression pour réduire mes ambitions. Des personnes éduquées tentent de les briser. Et si ça m'arrive à moi, qu'en est-il de cette élève qui est venue ici pour trouver une nouvelle vie? Comment aurais-je pu la laisser décrocher? Elle ne pouvait pas quitter l'école après avoir échoué un cours! Je suis intervenue selon ma propre éthique professionnelle d'une part et de l'autre, sous l'emprise de l'émotion. Je m'accroche à ma classe, je ne lâche pas mes élèves et, par conséquent, je ne peux pas imaginer que quiconque décroche. L'une des choses que je souhaite changer au sein de nos écoles est la manière traditionnelle d'enseigner, que je considère comme un processus d'endoctrinement des enfants, qu'ils soient filles ou garçons.

Il n'y a aucune loi qui protège les élèves ou qui assure leur droit à la scolarité et à l'éducation. La loi libanaise n'est pas appliquée partout. Nous avons à l'école des élèves syriens qui ont un problème ou qui vivent une situation particulière quant à l'apprentissage (que ce soit au niveau de l'expression ou de la compréhension) et nous nous en occupons. Nous ne pouvons pas leur demander de quitter l'école en raison de leur retard. Nous leur offrons des leçons de récupération pendant les jours fériés et nous faisons des heures supplémentaires d'aide scolaire.

Cette culture est le résultat de la souffrance ressentie par ces familles, une souffrance qui dure depuis longtemps. Nous retrouvons aussi cette culture parmi les gens qui ont vécu la guerre au Liban. Je ne peux pas ignorer le rôle de la guerre dans le développement d'une telle culture. Ce sont aussi les coutumes et les traditions du pays d'origine des familles. En Syrie, la femme est très limitée : on attend uniquement d'elle qu'elle se marie et qu'elle ait des enfants. En effet, nous étudions actuellement à l'université les répercussions de la guerre sur la personne arabe, quelle que soit sa nationalité. Nous voyons maintenant les conséquences de la guerre sur les gens : elle affecte les familles et les enfants, leur transmettant de la peur, des hésitations et des soupçons.

Je ne sais pas si les élèves syriens vivent ces répercussions plus que les élèves libanais. Ça dépend des

parents et de leurs conditions de vie. J'ai des élèves syriens qui sont sûrs d'eux-mêmes et qui, même s'ils n'ont pas appris les règles d'écriture, écrivent et s'expriment bien. D'un autre côté, j'ai des élèves libanais qui portent en eux ce désespoir et cette tendance à abandonner.

Si j'avais à donner un conseil à un enseignant peu expérimenté dans ce type de contexte, il porterait sur les méthodes d'enseignement. Le problème auquel l'enseignant fait face de nos jours est relié à sa culture d'enseignement.

Le problème, c'est l'endoctrinement et l'imposition. Par exemple, une enseignante de 25 ans enseigne à ses élèves de la manière dont elle a appris. Le problème est dans le programme et son contenu. C'est le ministère de l'Éducation qui est responsable de développer les programmes. Nous devons rappeler au ministère de l'Éducation que l'objectif n'est pas uniquement l'éducation. Nous devons aussi porter attention à l'attitude des élèves face à l'apprentissage, et ce, dès leur plus jeune âge, pour créer une société libre. C'est difficile, mais pas impossible. Tout enseignant ou enseignante doit chercher à innover. Il doit adopter les méthodes modernes et prendre conscience de son rôle en éducation et des attentes de l'élève à son égard. Il doit réaliser que les méthodes qu'il utilise aujourd'hui sont des méthodes anciennes qui ne sont pas compatibles avec les technologies d'aujourd'hui, et ce, que les élèves soient libanais ou syriens. Je ne dis pas qu'il faut éliminer les livres mais il existe des manières modernes de les utiliser. Ainsi, nous ne pouvons pas entrer dans une classe, lire quelque chose, puis sortir. Il faut entrer, intégrer de nouvelles compétences qui fonctionnent avec les élèves et attirer leur attention s'ils ne sont pas attentifs. Sinon, je me vois comme une enseignante en échec. Bien que les écoles publiques

utilisent le programme officiel, pour ma part, je le rejette. Je commence avec mon propre programme puis, je le développe en fonction du niveau de l'élève et je le renforce en fonction des besoins de celui-ci.

Les conseils que je donne à ceux qui enseignent à des élèves réfugiés s'appuient sur deux termes : le premier terme est l'espoir et l'autre terme que j'adopte à l'école est une certaine démolition, suivie d'une construction².

Aujourd'hui, au Liban, comment puis-je offrir l'espoir à un élève ou même à moi-même? Face à une crise qui sévit dans tous les domaines, je me trouve parfois dans une mauvaise situation. Comment puis-je favoriser chez l'élève un sentiment que je ne possède pas? Personnellement, j'ai trouvé de l'espoir dans les livres. Ce sont des outils éclairants. Ils donnent aux élèves l'espoir et le droit de penser et d'imaginer. Dans cette optique, je peux citer un roman que j'ai lu de l'écrivain Youssef Zaidân³ dans lequel il dit : « Le désespoir est un repos obligatoire. ». C'est un dicton que j'enseigne à mes élèves. Tout ce qui est autour de nous s'effondre. Je n'ai trouvé l'espoir que dans les livres. Pour moi, la connaissance est l'espoir. Encore aujourd'hui, nous aussi, les Libanais, nous déplorons notre propre histoire de guerre. Nous pleurons sur les ruines. Pour moi, ce passé doit être mis de côté. Si nous restons dans les larmes et dans la dépendance, nous n'avancerons jamais. Mon conseil est de ne pas revenir au passé pour le déplorer. Il faut y revenir uniquement pour l'étudier.

Je souhaite que la justice soit faite pour les Libanais et pour les Syriens. Je souhaite que les femmes soient traitées différemment. J'espère que nous choisirons une bonne manière de voir l'avenir et que les écoles privées comme publiques contribueront à la développer.

Rima

² C'est un concept provenant de Khalil Gibran que j'étudie et que j'applique à l'école.

³ Youssef Zaidân est un universitaire et auteur égyptien spécialiste du monde arabe et islamique. (Wikipédia, 2020)

